

BULLETIN

APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Volume 12, numéro 3
Automne 2006

Dossier
**L'histoire
de l'écriture**

pages 6 à 8

Rencontre avec...
**M. Jean-Jacques
Glassner**

pages 9 à 15

Congrès 2006

pages 3-4
et dernière
couverture

他有多少



L'Association des professeures et professeurs d'histoire des collèges (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe depuis 1994 les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

Pour devenir membre, il suffit d'envoyer ses coordonnées (nom, adresse, institutions s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, courriel) et un chèque de 50 \$ à l'ordre de l'APHCQ, à Jean-Louis Vallée, Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière, 115, boulevard Taché Est, Montmagny (Québec) G5V 4J8; courriel: jlvallée@cec.montmagny.qc.ca

Pour rejoindre l'association ou pour faire paraître un article, prière d'adresser toute correspondance à Martine Dumais, Cégep Limoilou, 8^e avenue, Québec (Québec) G1S 2P2; téléphone: (418) 647-6600, poste 6509; télécopieur: 647-6695; courriel: martine.dumais@climoilou.qc.ca

Adresse courriel du site de l'APHCQ: aphcq@videotron.ca
Adresse électronique du site web: <http://www.aphcq.qc.ca>

EXÉCUTIF 2004-2005 DE L'APHCQ:

Présidente et responsable du bulletin:
Martine Dumais
(Cégep Limoilou)
Directrice et secrétaire: Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)
Directeur et webmestre: Gilles Laporte
(Cégep du Vieux Montréal)
Directeur: Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)
Directrice: Emmanuelle Simonetti
(Collège Dawson)
Directeur et trésorier: Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière)

Vie associative	
• Mot du président sortant	1
• Reprendre le flambeau et poursuivre le chemin	2
• Un colloque, une équipe, une réussite	3
• Initiation à l'histoire de la civilisation occidentale: enseigner le temps long dans un temps court	4
Dossier: L'histoire de l'écriture	
• Naissance de l'alphabet phénicien	5
• Le coréen, une langue peu connue mais pourtant unique et avec une écriture à la fois scientifique et philosophique	6
Rencontre avec...	
• Entrevue avec Monsieur Jean-Jacques Glassner	9
D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?	
• L'Iran fait monter les enchères. La stratégie de tension que Téhéran organise hors de ses frontières inquiète ses voisins arabes	16
• Moyen-Orient: empêcher la jonction des forces radicales et extrémistes	17
• Histoire ou héritage	19
Nous nous souvenons... il y a 90 ans	
• De la Somme à l'Afghanistan	20
Dans les classes et ailleurs	
• Cinquième édition des Journées des Sciences de la religion du Cégep de Sainte-Foy	21
• Visite de M. Joseph Facal au Collège François-Xavier-Garneau: «Les sciences humaines, ça mène à tout»	21
• L'histoire et le cinéma: une relation presque vieille comme le 7 ^e art	22
De la plume à la souris	
• Un nouveau site Internet pour les études et la recherche	25

Comité de rédaction

Marie-Jeanne Carrière
(Collège Mérici)
Jean-Pierre Desbiens
(Collège François-Xavier-Garneau)
Andrée Dufour
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)
Martine Dumais, coordonnatrice
(Cégep Limoilou)
Linda Frère
(Collège François-Xavier-Garneau et Cégep de Sainte-Foy)
Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)
Mario Lussier
(Cégep Lévis-Lauzon)
Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)

Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière)

Collaborateurs

Marcelle Cinq-Mars
(Musée du Royal 22^e Régiment)
Collaboration spéciale
Bernard Dionne
(Collège Ahuntsic)
Louise Forget
(Collège Ahuntsic)
Daniel Gignac
(Cégep de Sainte-Foy)
Kevin Henley
(Collège de Maisonneuve)
Olivier Roy
(CNRS) Collaboration spéciale
Marc Simard
(Collège François-Xavier-Garneau)

BULLETIN

APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Conception et infographie

Sylvie Lacroix
(Ocelot communication)

Impression

CopieXPress

Publicité

Martine Dumais
tél. 418-647-6600, poste 6509
martine.dumais@climoilou.qc.ca

Format des textes à être publiés.

- Fichier (MAC ou IBM PC) en Word ou Word Perfect, sauvegardé en format Word ou RTF.
- Le texte doit être saisi à double interligne, en caractères Times 12 points, à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.
- Une version imprimée ou un PDF correspondant à la version finale du fichier, doit obligatoirement accompagner tout texte fourni sur disquette ou par courriel.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal: Bibliothèque du Québec
et Bibliothèque nationale du Canada

Prochaine publication: hiver 2006

Date de tombée pour les articles et les publicités: 30 novembre 2006

Mot du président sortant

Depuis la dernière parution du *Bulletin de l'APHCQ* et le congrès 2006, l'été a amené son lot de changements et ses nouvelles. Le premier des changements est l'élection d'une nouvelle personne à la tête de l'APHCQ. Après quatre ans à vous représenter, il était plus que temps que du changement survienne, qu'une autre prenne ma place. Et cette fois-ci, c'est une femme, la deuxième dans la courte histoire de notre association. Il était temps!

Mais commençons par prendre les choses en ordre, une par une. Dans le dernier numéro du bulletin, nous vous invitons à participer au congrès annuel de l'association. Vous avez été nombreux à venir, et ce malgré que plusieurs d'entre vous étaient encore en cours ou en examen. Ce sont les conséquences de deux années de perturbations collégiales. Grâce à un comité organisateur hors pair, nous avons pu assister à des conférences plus qu'intéressantes. Au nom de tout l'exécutif 2005-2006, je voudrais

remercier les conférenciers et conférencières et féliciter les membres du comité organisateur. Au midi de la première journée de cette activité se tenait l'assemblée générale annuelle. C'était l'occasion pour moi de faire mes adieux aux membres comme président. Pendant les quatre ans que j'ai été à la présidence de l'APHCQ, j'ai participé à deux équipes exécutives. Ces deux équipes ont fait un travail extraordinaire, ont été des collaborateurs exceptionnels. Ce sont eux et elles plutôt que moi qui ont fait vivre si intensément l'APHCQ pendant toutes ces années. Pour ma part, je n'ai qu'eu le privilège de les représenter. J'espère que pour eux, ce fut aussi fantastique que pour moi. J'en ressors avec des amies, des amis que resteront chers. Si je pars, c'est justement que nous avons trouvé quelqu'un pour prendre le leadership. Depuis des années, elle était membre de l'exécutif, travaillant dans l'ombre mais étant si active. Pendant toutes ces années, elle s'est occupée du



Michael Rutherford

Bulletin de l'APHCQ, le faisant grandir, l'amenant où il est rendu maintenant. Martine Dumais, c'est la grande travailleuse de l'ombre qui est maintenant à l'endroit où elle aurait dû être depuis longtemps. La preuve qu'elle est à sa place? Malgré que je lui aie passé le flambeau, elle a réussi à me faire écrire une partie de cette chronique, histoire de faire la transition. Mais c'est elle qui sera chargée de vous présenter son équipe, de vous présenter son bulletin (car elle en a gardé la responsabilité) et de vous parler des grands dossiers qui devraient marquer l'année 2006-2007.

Pour finir, je voudrais vous inviter au prochain congrès, celui de 2007. Je puis le faire tout de suite car il aura lieu dans mon lieu de travail, Montmagny, pays de mer et des oies blanches. Promis, il ne sera pas question des oies, lors de ce congrès. Par contre, il sera question de l'importance de la mer, celle qui a tant façonné la Côte-du-Sud, mais aussi toute l'histoire de l'Occident. Comme vous vous en doutez, la programmation n'est pas encore prête. Par contre, les dates sont déjà pensées: un pré congrès le 30 mai, et un congrès les 31 mai et 1^{er} juin 2007. Vous serez alors plongé dans un univers très différent. Imaginez un Centre d'études collégiales grand comme un petit département, un environnement ni vraiment urbain, ni spécifiquement rural. À 78 km à l'Est de Québec, vous verrez l'Occident maritime d'un tout autre œil. C'est une invitation que vous devez mettre à votre agenda et planifier d'avance.

Maintenant, c'est au tour de Martine d'utiliser ces lignes pour présenter la vie de l'APHCQ, pour présenter l'objet de ces bulletins. Pour ma part, je vais continuer de vous chercher des films, de travailler les dossiers qui sont maintenant les miens.

J.-Louis Vallée
Président sortant
CEC de Montmagny

Visite de l'exposition Catherine II

AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Activité organisée par l'APHCQ à Montréal à l'hiver 2006



Vie associative



Reprendre le flambeau et poursuivre le chemin...



C'est à la fois avec une grande joie et une bonne dose de réalisme que j'ai accepté le beau défi que constitue la présidence de l'Association des professeurs et professeures d'histoire des collèges du Québec (APHCQ) au dernier congrès. En devenant la 6^e personne (et la 2^e femme!) à occuper ce poste dans la courte histoire de l'Association qui entre dans sa 13^e année, je prends le relais des Bernard Dionne (Collège Ahuntsic), Danielle Nepveu (Collège Gérard-Gratton), Lorne Huston (Cégep Édouard-Monpetit), Jean-Pierre Desbiens (Collège François-Xavier-Garneau) et Jean-Louis Vallée (Centre d'études collégiales de Montmagny) qui ont su faire vivre et grandir l'association chacun à leur façon avec les talents qui leurs sont propres. Je voudrais tout particulièrement remercier ce dernier que j'ai pu côtoyer de près au cours de dernières années et j'ai pu apprécier sa «foi» dans l'APHCQ et sa volonté de faire que l'association réponde aux besoins de ses membres. Je sais aussi que de beaux et importants dossiers nous attendent cette année, et notamment un qui nous préoccupe tous à différents degrés: l'arrimage avec l'enseignement de l'histoire au secondaire et les nouveaux programmes par compétences qui y ont été et y seront mis en place progressivement. Je sais également que je pourrai compter sur l'appui d'une équipe engagée et dédiée à faire rayonner l'histoire au collégial et dans d'autres milieux, ainsi qu'à soutenir les professeurs dans leur enseignement en contribuant à mettre en place une communauté d'historiens et d'historiennes qui pourront s'entraider.

Cette équipe, il me fait grand plaisir de vous la présenter (si vous n'étiez pas au très intéressant colloque organisé en mai dernier au Cégep du Vieux-Montréal). Il s'agit d'abord de Jean-Louis Vallée (Centre d'études collégiales de Montmagny) qui, après quatre années bien remplies à la présidence, a accepté de prolonger son implication en

prenant le relais de Marco Machabée (Cégep Bois-de-Boulogne) comme trésorier, que je remercie sincèrement pour sa belle collaboration et son suivi minutieux des finances tout au long de son mandat. Jean-Louis sera aussi responsable du dossier du congrès 2007, puisque qu'il aura lieu dans son collège, et il collaborera pour différents dossiers liés à la vie associative de la région de Québec. Il continuera aussi à veiller à occuper certaines de nos soirées en faisant le lien avec les distributeurs de films afin de nous procurer des billets de courtoisie. Il s'agit là d'un volet que l'association développe depuis maintenant deux ans et il nous fait plaisir de vous procurer cet accès gratuit à des films historiques, qui constituent des loisirs intéressants et qui peuvent enrichir votre enseignement. En plus, ces billets de faveur constituent un privilège que vous

Je sais que je pourrai compter sur l'appui d'une équipe engagée et dédiée à faire rayonner l'histoire au collégial et dans d'autres milieux, ainsi qu'à soutenir les professeurs dans leur enseignement en contribuant à mettre en place une communauté d'historiens et d'historiennes qui pourront s'entraider.

donne votre appartenance à l'APHCQ. Nous retrouvons aussi à l'exécutif Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf) qui va poursuivre son travail comme responsable des activités de la région de Montréal et archiviste de l'association. Bernard a collaboré l'an dernier à l'organisation avec une très belle équipe d'un congrès très réussi dont je reparlerai plus loin. Gilles Laporte (Cégep du Vieux-Montréal) va continuer son excellent travail comme webmestre de notre site. Et maintenant, les plus jeunes membres de l'exécutif: Julie Gravel-Richard (Collège François-Xavier-Garneau) va poursuivre comme secrétaire de l'association et collaboratrice pour les dossiers de la région de Québec, et une «petite nouvelle», Emmanuelle Simony (Collège Dawson), s'est jointe à l'équipe et va collaborer avec Bernard pour les dossiers de la région de Montréal. Je les remercie tous, chacun et chacune, pour cet engagement bénévole qui va «voler» du temps à leurs familles et à leurs loisirs, mais

qui fera vivre et grandir notre association au cours des prochains mois. Quant au bulletin, j'en conserverai la responsabilité, aidée et soutenue plus que jamais par un exécutif et un comité de rédaction qui n'a pas peur d'innover et surtout de travailler au service des membres de l'association.

Et le voici ce premier bulletin de l'année scolaire 2006-2007. Il se veut à la fois le reflet de nos activités et préoccupations d'hier, d'aujourd'hui et de demain, ainsi que le témoignage des réalisations de nos membres dans leurs collèges et milieux respectifs. Mais il possède aussi un autre objectif, celui d'être un peu, et ce de façon toute simple, un instrument de perfectionnement en vous informant sur différents sujets historiques et sur des préoccupations pédagogiques, deux versants de l'enseignement de l'histoire. Le numéro que vous avez entre les mains nous semble un bel exemple du mandat que nous voulons donner au bulletin: un court retour sur le colloque avec un article de Louise Forget (Collège Ahuntsic) qui a participé à la table ronde (d'autres textes des conférenciers invités seront publiés dans les prochains numéros et vous pourrez y constater la qualité des interventions si vous n'avez malheureusement pu y être... et même pour les autres, nous n'avons pas pu assister à toutes les communications...), et un dossier sur l'histoire de l'écriture avec une entrevue avec Jean-Jacques Glassner, un des grands spécialistes francophones de cette question ainsi que des articles de Bernard Olivier et Julie Gravel-Richard qui nous permettront de mieux comprendre certains aspects de cette histoire dans d'autres sphères spatio-temporelles. De plus, vous y retrouverez une section *Dans les classes et ailleurs* bien «nourrie» avec des articles sur des réalisations locales passées (*Rencontre avec Joseph Facal* de Marc Simard (Collège François-Xavier-Garneau) et à venir (*La semaine des sciences des religions* de Daniel Gignac (Cégep de Sainte-Foy)). Un article de Bernard Dionne (Collège Ahuntsic) témoignera de l'utilisation du web pour l'aspect méthodologique dans la section *De la plume à la souris*. Deux nouvelles chroniques s'ajoutent. L'une sera centrée sur les anniversaires

1. Ce titre, comme vous l'aurez probablement reconnu, se veut un hommage à une toile célèbre de Paul Gauguin datant de 1897-1898 et exposé aujourd'hui au Musée des Beaux-Arts de Boston.



(Nous nous souvenons) avec un article écrit par Marcelle Cinq-Mars sur le Royal 22^e Régiment et la bataille de Courcelles en 1916. La seconde, intitulée *D'où venons nous? Que sommes nous? Où allons nous?*¹ se veut un espace de réflexion sur des questionnements qui nous animent face à notre enseignement et à l'actualité. Pour le présent numéro, vous y trouverez une réflexion de notre collègue Kevin Henley (Collège Ahuntsic) sur l'enseignement de l'histoire et deux textes d'Oliver Roy, spécialiste de l'Islam qu'il nous a permis de reproduire. Nous vous rappelons que les pages du bulletin vous sont grandes ouvertes pour témoigner de vos réalisations, de vos réflexions ainsi que de vos préoccupations, et que nous apprécions toujours vos commentaires.

Un autre dossier a fort occupé notre retour de vacances car, en réponse à une demande de responsables du dossier au MELS, nous avons émis quelques commentaires sur le nouveau programme d'histoire et d'éducation à la citoyenneté (2^e version) pour secondaires 3 et 4. Des membres de l'association, ayant lu le document à la demande de l'exécutif, nous ont fait part de leurs commentaires et nous avons aussi fait une réunion à Québec en août pour consulter d'autres personnes. Le tout a été transmis au MELS en mentionnant qu'il s'agissait de commentaires personnels et collectifs, mais nullement d'un avis engageant de façon officielle tous les membres de l'association. Il nous a semblé heureux de répondre à cette demande de collaboration qui va dans le sens de nos préoccupations et qui nous permet de continuer à ériger des ponts avec des organismes extérieurs en partageant l'expertise de nos membres. Je voudrais remercier tous ces enseignants et enseignantes que nous avons pu rejoindre et qui ont accepté de « voler » quelques heures à leurs vacances pour participer à ce dossier. Le MELS à son tour nous a remerciés de cette collaboration. Comme tous les autres intervenants, nous avons hâte de voir le résultat de leurs travaux dont nous devrions avoir des nouvelles cet automne.

En terminant je vous souhaite une belle session d'automne et au plaisir de vous rencontrer lors de l'une de nos activités.

Martine Dumais

*Cégep Limoilou
Présidente de l'APHCQ*

Un colloque, une équipe, une réussite

L'équipe du congrès 2006 travaillait sur ce dossier depuis deux ans (nous nous souviendrons que les grèves étudiantes de 2005 nous avaient obligés à «replanifier» nos activités: colloque automnal d'une journée à Québec en 2005 et report du congrès de Montréal au printemps 2006) et elle a pu voir ses efforts être fort appréciés en mai dernier. Tous les éléments se sont conjugués pour faire de cet événement de grande qualité une très belle réussite: les membres ont été au rendez-vous avec le retour d'anciens et l'arrivée de nouveaux, une conférence d'ouverture d'Yvan Lamonde (Université McGill) qui a su inspirer et susciter la réflexion, des ateliers très diversifiés où nous avons l'embarras du choix et les choix ne furent pas toujours faciles. De l'Antiquité au Moyen-Âge, des sciences aux nouveaux programmes d'histoire et d'éducation à la citoyenneté du secondaire en passant par l'Asie, toute une panoplie de sujets s'offrait à nous, et le contenu des exposés et des partages a très souvent dépassé nos attentes. Vous aurez d'ailleurs l'occasion cette année de le constater par vous-mêmes en lisant certains de ces textes qui seront publiés dans le bulletin tout au cours de l'année. Il y a aussi l'assemblée annuelle le jeudi avec l'élection d'un nouvel exécutif. Le tout s'est terminé par une table ronde sur l'enseignement de l'histoire de la civilisation occidentale très dynamique animée par Danielle Nepveu (Collège Gérard-Godin) et à laquelle participaient Louise Forget (Collège Ahuntsic), Line Cliche (Collège Lionel-Groulx) et Pierre Ross (Cégep

Limoilou). Les activités plus « sociales » furent aussi fort intéressantes: un 5 à 7 «jazzé» où nous avons pu reprendre contact, un salon des exposants où ces derniers furent présents en grand nombre et un banquet avec une animation qui a su nous divertir avec comme maîtres de cérémonie aguerris et bien connus Gilles Laporte et Luc Lefebvre, tous deux du Cégep du Vieux-Montréal. Voilà de quoi vous donner le goût de venir à notre prochain colloque en mai 2007 au Centre d'études collégiales de Montmagny, un rendez-vous annuel qui est toujours préparé avec enthousiasme par une équipe dédiée.

Ce très beau colloque que nous avons pu vivre au Cégep du Vieux-Montréal a été l'œuvre de toute une équipe, et au nom de l'exécutif comme de tous les membres présents, j'aimerais leur transmettre toutes nos félicitations et nos remerciements pour le travail accompli. Merci à Caroline Aubin-Desrochers (Cégep du Vieux Montréal), Nicolas-Hugo Chébin (Collège Gérard-Godin), Marco Machabée (Cégep Bois-de-Boulogne), Danielle Nepveu (Collège Gérard-Godin), Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf), Michael Rutherford (Collège Gérard-Godin), Geneviève Tremblay (Cégep du Vieux Montréal). Merci aussi à l'équipe et à la direction du Cégep du Vieux-Montréal pour leur hospitalité et leur collaboration.

Martine Dumais
Cégep Limoilou



Caroline Aubin-Desrochers, Geneviève Tremblay, Danielle Nepveu, Bernard Olivier, Nicolas-Hugo Chébin, Marco Machabée et Michael Rutherford



Initiation à l'histoire de la civilisation occidentale

Enseigner le temps long dans un temps court

Qui n'a pas ressenti un vertige pédagogique à l'idée d'enseigner l'histoire de l'Occident en moins de quinze semaines, sans compter les travaux, les exercices, les examens, tout ça dans un souci « d'enseignement de compétences qui privilégie une approche programme intégrée » à une clientèle de jeunes adultes inscrits dans un présent intemporel mais « résolument tournés vers un avenir prometteur ». Ouf ! Pour qui ne craint pas d'explorer les grands espaces voici quelques réflexions issues d'une pratique d'enseignement du cours de civilisation, pratique nullement définitive puisqu'en constante remise en question.

UNE QUESTION D'APPROCHE

D'emblée se pose la question de l'approche générale. Armé d'un scalpel quand ce n'est pas d'une scie tronçonneuse, nous voici à la délicate opération du découpage de la matière. Choix cornélien car quelle que soit l'orientation choisie, on a toujours le sentiment de « sacrifier » quelque chose. Avancer à petits pas permet d'approfondir des questions d'un grand intérêt, mais restreint la couverture du sujet ; chausser les bottes de sept lieues peut donner l'impression d'avoir « tout vu », mais laisse le sentiment de n'avoir que « surfer » sur la matière.

En ce qui me concerne, j'ai trouvé inspirante la lecture de l'ouvrage de Fernand Braudel consacré à l'enseignement des civilisations¹. Pour lui, une civilisation ne se laisse pas appréhender à travers telle ou telle réalité donnée, mais bien par une « série » de phénomènes, en fait ce qui « ... persiste à vivre en ne se laissant qu'à peine et peu à peu infléchir. »² Finalement, tout se résume à cette question : qui sommes-nous et comment le sommes-nous devenus ? D'une simplicité enfantine ! (au secours...)

PARTIR DU PRÉSENT POUR REVENIR AU PRÉSENT

Puisqu'il faut partir quelque part, et qu'il importe de déboulonner quelques mythes concernant l'histoire chez nos jeunes cégépiens, j'amorce le cours avec une réflexion collective sur le « qui sommes-nous ? », histoire de tracer le portrait-robot de cet *homo occidentalis* dont il s'agit de comprendre l'évolution³. « Oui mais les dates à apprendre par cœur ? » À cette inévitable question voici l'occasion de rappeler que l'histoire

est avant tout une science analytique, explicative et interprétative ; qu'elle construit son objet d'étude à partir d'un questionnement préalable dont le but est de mieux comprendre le présent. Plus concrètement, le cours présente une séquence de quatre étapes d'apprentissage regroupées en deux parties séparées par la mi-session. Une première partie est consacrée à la formation de l'Occident (première étape : l'Antiquité comme première synthèse de civilisation ; deuxième étape : l'apport du Moyen Âge dans la construction de l'Occident) ; une deuxième partie aborde l'expansion de l'Occident (troisième étape : l'avènement de la Modernité ; quatrième étape : le temps des révolutions). Un peu essouffée après cette démonstration de plus de 2 000 ans d'histoire ponctuée d'exemples choisis et de quelques « punches », j'attends les réactions, le regard rempli d'espoir. « Madame, on a tout vu ça au secondaire ». Conseil au jeune prof : ne pas se laisser démonter et continuer avec les activités d'apprentissage.

LE DÉVELOPPEMENT D'HABILITÉS MÉTHODOLOGIQUES

Au sein du programme des sciences humaines, le cours de civilisation, majoré d'une heure semaine, a reçu le mandat d'approfondir les savoir-faire en matière de lecture et d'écriture. Il n'est donc pas question ici d'exiger des étudiants l'élaboration d'un travail de recherche complet mais plutôt de les initier à la recherche scientifique à partir d'une série de petits travaux à indice croissant de difficulté et de pondération. Cette « pédagogie des petits pas » permet d'inscrire pour chacune des étapes d'apprentissage une tâche méthodologique particulière (compréhension de texte, fiches de lecture, résumé et analyse de texte) en lien avec la matière à l'étude. Par ailleurs, pour sensibiliser les étudiants au questionnement de l'historien, les cours magistraux présentent la matière sous la forme de petites problématiques qu'il convient de résoudre par une explication historique. Ainsi, après avoir survolé la ligne de temps pour chaque période étudiée, je choisis de retenir quelques-unes des questions pertinentes à la compréhension de l'évolution de l'Occident. Bref, une approche thématique dans une perspective chronologique. Je retiens un certain nombre de ces questions pour composer les examens.

Outre ce qu'ils ont retenu des exposés, ils disposent d'un cahier de notes de cours pour développer l'argumentation. Les étudiants savent donc à quoi s'en tenir.

L'APPORT DES NOUVELLES TECHNOLOGIES

Un dernier aspect du cours, mais non le moindre, réside dans l'expérimentation pédagogique des technologies de l'information. Gadget à la mode ou instrument efficace d'apprentissage ? Il est sans doute trop tôt pour tirer des conclusions définitives à ce sujet, mais les TIC constituent très certainement une avenue à explorer. J'ai donc associé un environnement de téléformation au cours. Outre les outils de communication et les espaces de stockage de documents accessibles en tout temps aux étudiants, j'utilise le Web pour rassembler des ressources d'apprentissage : chronologies commentées avec hyperliens, répertoire de cartes historiques, glossaire, scénarios pédagogiques sur des thèmes particuliers et vérification formative des savoirs par des tests en ligne.⁴ Si j'en juge par les commentaires que je reçois, cette approche est appréciée. Effectivement, j'ai constaté une amélioration du taux de réussite dans mes classes ainsi qu'un intérêt plus grand pour la matière. Par ailleurs, l'introduction d'exercices multimédias en classe permet d'alléger le contenu magistral du cours en rendant l'étudiant actif dans son apprentissage.

Voilà, brièvement esquissée, une approche parmi tant d'autres de ce cours fleuve, mais combien inspirant. En terminant, il convient de souligner que malgré tous les artifices, moyens et savantes stratégies pédagogiques, le meilleur cours restera toujours celui que l'on donne avec passion.

Louise Forget
Collège Ahuntsic

1. Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion, 1993, 625 p. (coll. « Champs », n° 285)

2. *Ibid.*, p. 67

3. L'énoncé de la compétence n'est-elle pas : « Reconnaître, dans une perspective historique, les caractéristiques essentielles de la civilisation occidentale ».

4. Pour en avoir un aperçu, rendez-vous à l'adresse suivante : http://www.collegeahuntsic.qc.ca/pagesdept/hist_geo/Atelier/atelier.html

Naissance de l'alphabet phénicien

De nos jours, des centaines d'alphabets sont en usage sur la planète. Malgré cette diversité, tous ont une origine commune : l'alphabet phénicien. Regard sur une invention unique.

L'invention de l'écriture se présente comme une grande aventure intellectuelle de l'Homme. Pour mieux communiquer, peut-être aussi par souci de préserver la mémoire des événements et des grands hommes, des savants vont amorcer une réflexion sur la langue afin d'en extraire des sons et vont, par divers moyens, chercher à représenter ces sons par des graphèmes. Cette réflexion, cette création de l'écriture se produit à quatre reprises dans l'histoire de l'humanité, dans quatre foyers de civilisations différents, soit chez les Sumériens, les Égyptiens, les Chinois et les Mayas. Selon les données actuelles, ce sont les Sumériens qui, les premiers, au IV^e millénaire avant notre ère, auraient élaboré le premier système d'écriture : le cunéiforme.

Cette création de l'écriture se produit à quatre reprises dans l'histoire de l'humanité, dans quatre foyers de civilisations différents, soit chez les Sumériens, les Égyptiens, les Chinois et les Mayas.

Or, si l'invention de l'écriture a plus d'une origine, l'invention de l'alphabet, quant à elle, est unique dans l'histoire de l'humanité. De cette invention découleront tous les systèmes d'alphabets utilisés, dont le nôtre. Ce système présente l'avantage de restreindre

de façon notable le nombre de signes utilisés pour maîtriser l'écriture d'une langue. En effet, alors que le cunéiforme, par exemple, pouvait comprendre, selon les périodes, des centaines voire un milliers de signes, l'alphabet va réduire ce nombre à deux ou trois dizaines de signes. Cela amorcera donc une démocratisation de l'écriture et de la connaissance en général, autrefois apanage exclusif des scribes et savants.

Le premier alphabet était consonantique, c'est-à-dire que les signes étaient uniquement destinés à marquer les consonnes. Il est né au Levant, dans la région où se trouvent actuellement les territoires de la Syrie, du Liban, d'Israël et de la Jordanie. Les premiers témoignages de l'élaboration d'un alphabet remontent au XVII^e siècle avant notre ère, mais la première trace d'un alphabet complet date du XI^e siècle. Ce sont les Cananéens, appelés Phéniciens par les Grecs, qui l'auraient développé.

Les Cananéens étaient en contact avec les Égyptiens qui avaient entrepris une réflexion sur leur propre système d'écriture hiéroglyphique pour en extraire des consonnes. Toutefois, les Égyptiens n'iront jamais aussi loin que les Cananéens en ce sens. Ces derniers parlaient une langue sémitique qui se prêtait bien à un découpage consonantique. En effet, les langues sémitiques ont un système linguistique dans lequel la racine des mots a presque toujours trois consonnes. Et ce sont ces consonnes qui portent le sens du mot. Les voyelles, quant à elles, n'indiquent que la fonction grammaticale des mots dans la phrase. La notation des voyelles n'est donc pas apparue nécessaire pour les inventeurs de l'alphabet consonantique qui vont arrêter le nombre des lettres à 22.

Par la suite, les Araméens et les Hébreux amorceront la notation des voyelles, mais ce sont les Grecs qui, au VIII^e siècle avant notre ère, adapteront l'alphabet phénicien à leur langue en y ajoutant les voyelles et constituant ainsi le premier alphabet complet, soit consonantique et vocalique, comptant 24 lettres. Ce sont les Grecs qui diffusèrent ensuite son usage dans le monde méditerranéen puis en Occident par le biais des Romains. D'ailleurs, le nom même d'*alphabet*, formé des mots *alpha* et *bêta*, le nom des deux premières lettres de l'alphabet, provient du grec.

Julie Gravel-Richard

Collège François-Xavier-Garneau

POUR EN SAVOIR PLUS :

Anne-Marie Christin, dir. *Histoire de l'écriture : de l'idéogramme au multimédia*, Paris, Flammarion, 2001.

F. Briquel Chatonnet et B. Bordreuil, « L'écriture alphabétique », *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, PUF, 2005, p. 744-745.

Jean-Louis Calvet, *Histoire de l'écriture*, Paris, Plon, 1996, 296 pages.

« L'Écriture : ses diverses origines », *Dossier d'archéologie*, n° 260 (février 2001).



Le coréen

une langue peu connue mais pourtant unique et avec une écriture à la fois scientifique et philosophique

LE CONTEXTE CHINOIS

Les Coréens ont adopté dès le début de leur longue histoire l'écriture de leur puissant voisin, la Chine, bien que leur langue, le coréen, soit une langue totalement différente du chinois. La Chine représentait, en Asie de l'Est, «La» grande civilisation, une civilisation que les Coréens ont beaucoup admirée au cours de leur histoire, et adopter l'écriture chinoise a été pour les Coréens une décision tout à fait normale.

Mais qu'est-ce donc que cette écriture chinoise si mystérieuse, au sujet de laquelle Marco Polo (1254-1324), qui était censé être en Chine dans les années 1270, n'a pourtant jamais rien écrit, alors que le chinois a fasciné, par contre, des philosophes occidentaux comme Wilhelm G. Leibniz (1646-1716)?¹

Le chinois n'a pas une écriture alphabétique et on peut dire, pour simplifier tout en restant rigoureux, que chaque caractère chinois, qui doit toujours pouvoir être inséré dans un carré virtuel de la même taille, était à l'origine un idéogramme qui représentait et représente encore souvent un mot bien précis qui n'a parfois rien à voir avec la prononciation.

馬 → 𠂔 → 馬

Cheval mǎ

車 → 𨋖 → 車

Voiture chē

Aujourd'hui, la plupart des mots chinois comportent deux caractères.

祖 + 父 = 祖父
ancêtre père grand-père

民 + 族 = 民族
peuple clan nation ou ethnie

Et les mots chinois ne sont pas toujours des idéogrammes mais plutôt des idéophonogrammes, avec une partie du caractère qui donne des indications sur le sens et une autre sur la prononciation.

龍 + 耳 = 聾
dragon oreille se prononce
(se prononce dans le exactement comme
«lóng») même carré dragon et veut dire
virtuel «sourd», ce qui
a rapport à l'oreille.

Cela permet de mieux comprendre pourquoi il n'y a qu'une sorte d'écriture chinoise alors qu'il y a une grande variété de langues chinoises parlées en plus des dialectes à l'intérieur de chacune de ces langues chinoises parlées. C'est l'écriture qui les unit dans leur diversité de prononciation puisque toutes les langues chinoises s'écrivent, à quelques détails près, de la même façon, et ce même si elles se prononcent souvent très différemment de l'une à l'autre. C'est un peu comme avec les Suisses allemands, qui écrivent normalement en allemand standard mais qui parlent leur variété très locale d'alemanique. Ainsi, ils écrivent et voient le mot «Schnupfen» pour «rhume», mais pratiquement aucun Suisse ne dira «Schnupfen». Quand ils voient ce mot, ils le prononcent automatiquement, selon la région: Schnuderi, Schnüsel, Strucha, Pfnüsel, Schnuuper, ou encore Pflüsel etc.

Chaque caractère chinois s'écrit selon un ordre très rigoureux et il y a des règles très précises qui permettent de reconnaître un caractère au premier coup d'œil. L'écriture chinoise est donc bien moins compliquée que ce que l'on pense quand on sait qu'il faut, par exemple, toujours commencer par ce qui est en haut à gauche dans le carré virtuel ou que les traits horizontaux vont toujours de droite à gauche, les verticaux de haut en bas, et qu'on doit toujours tracer les traits horizontaux avant les traits verticaux.

Jusque-là, tout va bien, y compris pour les Coréens. Qui plus est, le chinois est une langue très logique où tout est basé sur l'ordre des mots dans la phrase. Le chinois n'a que peu de particules grammaticales écrites et la forme des mots ne change pratiquement jamais, ce qui est bien adapté à une écriture qui n'est ni alphabétique ni syllabique. En chinois, il n'y a par exemple pas de déclinaison, tous les mots sont toujours invariables et les verbes ne se conjuguent donc pas. Un autre exemple simple

à comprendre est celui de la notion de temps – passé, présent, futur – qui existe en chinois comme ailleurs mais qui n'est pas marquée en chinois par un changement de la terminaison du verbe, c'est-à-dire un changement du mot lui-même.

他有多少书?

Tā yǒu duōshǎo shū?

«il avoir beaucoup/peu livre?»

C'est-à-dire «combien a-t-il de livres?»

(le pluriel n'est pas nécessaire puisqu'évident).

L'écriture chinoise est donc adaptée aux langues chinoises mais uniquement aux langues chinoises, avec leurs propres règles qui font que, pour un Chinois, leur écriture n'est pas forcément plus difficile que les autres écritures du monde avec tous leurs problèmes de grammaire et toutes leurs règles d'orthographe.

LE CONTEXTE CORÉEN

Le coréen, par contre, est une langue dite agglutinante, c'est-à-dire qui rajoute presque toutes ses très nombreuses particules grammaticales à la fin du mot. C'est un peu comme s'il y avait des déclinaisons pour presque tout, y compris les notions rendues en français par les particules «vers quelque chose ou endroit», «de Montréal à Québec», «dans», «sur», «à côté», «comme si», et jusqu'aux pronoms relatifs «qui», «que», «où», etc qui se rajoutent eux aussi à la fin d'un mot comme une sorte de déclinaison.

De plus, la majorité des mots coréens sont très différents de leur équivalent en chinois même s'il y a en coréen beaucoup de mots qui viennent du chinois à cause justement de cette admiration des Coréens pour la civilisation chinoise. La puissance de la Chine et l'admiration des Coréens pour la Chine dans l'histoire a bien sûr engendré une influence de la Chine sur la

1. Il n'a rien dit non plus à propos du thé, ce qui, entre autres, fait douter du fait qu'il soit vraiment allé en Chine. Pour une étude vulgarisée mais néanmoins fascinante sur tout cet aspect de la Chine «imaginaire», voir *La Chine imaginaire*, de Jonathan D. Spence, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, traduit de l'anglais par Bernard Olivier.





Corée, y compris au niveau du vocabulaire **MAIS absolument pas au niveau de la grammaire et de la syntaxe.**

Adapter et utiliser l'écriture chinoise dans ces conditions-là a donc toujours créé de gros problèmes pour les Coréens. Les Coréens ont essayé de développer différents systèmes et d'utiliser certains caractères chinois pour leur sens idéographique et d'autres pour refléter toutes leurs particules grammaticales mais cela a toujours été très compliqué puisque ce n'est pas du tout comme utiliser l'alphabet latin ou grec ou arabe pour écrire ensuite n'importe quelle autre langue avec. Le résultat a souvent été, au cours des siècles, que ceux qui savaient écrire le faisaient tout simplement directement en chinois, langue étrangère de prestige un peu comme le latin en Occident. Quant aux autres, la majorité de la population, qui ne connaissaient pas le chinois, ils n'apprenaient jamais à écrire.

LA CONFUCIANISATION DE LA SOCIÉTÉ CORÉENNE

La mentalité de l'élite coréenne changea profondément à partir du XV^e siècle. Paradoxalement, ils ne se détournèrent pas de la Chine, au contraire. Cette société coréenne profondément bouddhiste jusqu'au 15^e siècle adopta tellement sérieusement

les idées du grand philosophe chinois Confucius (ca -550 à -479) (ou Kōngzi pour les Chinois) que les Coréens sont vite devenus plus confucéens que les Chinois eux-mêmes. La société coréenne a alors été complètement confucianisée et cela impliqua des aspects négatifs tout autant que des aspects positifs.

- Du côté **négatif**, on peut citer le **statut de la femme**, qui dégringola malheureusement en une véritable chute libre dans une société désormais laïque mais aussi beaucoup plus fortement hiérarchisée et plus du tout selon les principes religieux du bouddhisme.
- Du côté **positif**, on peut citer l'importance accordée à **l'art de gouverner** en se tenant au courant de la situation du moment, tant au niveau politique qu'économique et social. Cet aspect du confucianisme qui met en valeur l'idée de se réformer et de toujours chercher à se perfectionner a souvent été oublié, y compris par les Chinois eux-mêmes. Voilà comment le confucianisme peut aussi mener un pays à sa perte quand on ne met plus l'accent que sur une hiérarchie totalement figée.

Le confucianisme met donc aussi l'accent sur l'aspect **rationnel** et ne laisse aucune

place aux superstitions qu'est, selon eux, la religion, un simple « ramassis de superstitions populaires pour le peuple non éduqué ». Mais pour qu'un gouvernement et son administration soient rationnels et efficaces, ils doivent pouvoir toucher le peuple et le peuple doit être capable de comprendre les autorités pour pouvoir ensuite leur obéir. La solution est simple, il faut que le peuple coréen sache au moins lire et écrire et ce n'est pas possible sans avoir une écriture à eux car le coréen et surtout sa grammaire et sa syntaxe sont trop différentes du chinois.

LA SOLUTION DU ROI DE CORÉE

Le roi coréen de l'époque, Sejong le Grand, r. 1418-1450, en tant que bon confucéen, ordonne à un groupe de lettrés d'inventer un alphabet qui soit **simple** pour le peuple.

Cet alphabet n'aura donc que 24 lettres. Mais il faut également que cet alphabet soit **rationnel**, c'est-à-dire à la fois scientifique et philosophique. D'où le nom de cet alphabet, inventé de toutes pièces en 1446, « Sons corrects pour l'éducation du peuple » / Hunmin chōngŭm. L'appellation « *han'gŭl* » qu'on lui donne aujourd'hui vient du début des années 1900, de Chu Sigyōng (1876-1914) et veut tout simplement dire « *écriture coréenne* ».

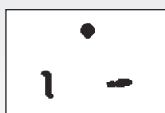
L'alphabet coréen

LES VOYELLES

La division entre science et philosophie a été faite de façon rationnelle, la philosophie pour les voyelles et la science pour les consonnes.

Les voyelles sont basées sur TROIS concepts.

- Le concept-clé du confucianisme, « **l'Homme** », représenté par un long tiret vertical, droit comme un homme.
- La « **Terre** » représentée par un long tiret horizontal, puisque l'homme se tient et vit SUR la Terre, ronde mais qui a en fait l'air plate.
- Le « **Ciel** » qui entoure les hommes et la terre ET qui n'existe pas tout seul ET qui n'est pas non plus un phénomène religieux MAIS QUI EST PAR CONTRE toujours en relation et avec l'homme et avec la terre. Le « Ciel » est à l'origine représenté par un gros point – aujourd'hui un petit tiret.



En coréen, il y a **10 voyelles**, qui peuvent être combinées entre elles.

ㅏ	ㅑ	ㅓ	ㅕ	ㅗ	ㅛ	ㅜ	ㅠ	ㅡ	ㅣ
a	ya	ō	yō	o	yo	u	yu	ū	i

- ㅗ = ㅏ + ㅣ è = a + i
- ㅛ = ㅓ + ㅣ é = ō + i
- ㅜ = ㅗ + ㅓ wa = o + a
- ㅠ = ㅗ + ㅓ + ㅣ wae = o + a + i
- ㅑ = ㅏ + ㅓ oé = o + i
- ㅕ = ㅓ + ㅓ wō = u + ō
- ㅗ = ㅓ + ㅓ + ㅣ wé = u + ō + i
- ㅓ = ㅓ + ㅣ wi = u + i
- ㅗ = ㅓ + ㅣ ūi = ū + i



LES CONSONNES

Les 14 consonnes sont formées selon des principes phonétiques. Il y a 5 consonnes de base à partir desquelles sont dérivées les autres.

ㄱ k, qui donne

ㅋ k' (k aspiré, avec un petit trait pour montrer l'accentuation/ aspiration)



ㄴ n, qui donne

ㄷ t (avec un clapet pour montrer la fermeture),

ㅌ t' (t aspiré, avec un double clapet),

ㄹ l/r (avec le repli de la langue pour montrer qu'on passe de «n» à «l/r») (en coréen comme en japonais d'ailleurs, il n'y a ni son «l» ni son «r» mais un seul son qui est un peu entre les deux et qui est justement prononcé avec un repli de la langue)².



ㅅ s, qui donne

ㅈ dj (avec un clapet pour montrer la fermeture),

ㅊ tch (avec un petit trait pour montrer l'accentuation/ aspiration)



ㅇ ng, qui donne

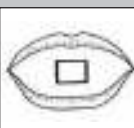
ㅎ h (on enlève le couvercle pour aspirer du fond de la gorge)



ㅁ m, la forme de la bouche quand on prononce ce son, qui donne

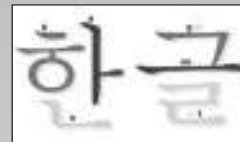
ㅂ p (la bouche qui s'ouvre)

ㅍ p' (p aspiré, avec la bouche qui «éclate» de tous les côtés).



La formation des mots

Les mots sont formés de syllabes qui doivent toujours entrer dans un carré virtuel afin de continuer à ressembler à des caractères chinois, à l'esthétique desquels la Corée était habituée.



La voyelle s'écrit donc à côté ou au-dessous de la consonne initiale de la syllabe selon que cette voyelle est verticale/homme ou horizontale/terre. Et la consonne finale d'une syllabe se met toujours au-dessous, ce qui donne le mot «han'gŭl», nom donné aujourd'hui à l'alphabet coréen.

감

ka
m

kam/kaki (fruit)

목소리

m
o
k so ri

moksori / voix

Quand une syllabe commence par une voyelle, on rajoute devant la consonne «zéro» (ne pas confondre avec le «ng» qui ne se trouve jamais en début de syllabe) pour toujours respecter le carré virtuel.

아이와

a i wa / aiwa / avec (l')enfant («wa», particule grammaticale qui veut dire «avec», s'agglutine à la fin du mot «ai», qui veut dire «enfant», et il n'y a pas d'article – ça sert à quoi, de toute façon?).

양없이

yang öps i / yangöpsi / sans mouton («öpsi», particule grammaticale de deux syllabes qui veut dire «sans» s'agglutine à la fin du mot «yang», qui veut dire «mouton»).

UN PEU PLUS DE GRAMMAIRE

En coréen, les verbes se conjuguent mais ils se conjuguent selon la personne à qui on parle et non pas selon celle qui parle (le sujet). Cela permet de mieux montrer le respect qu'on a pour quelqu'un ou de bien montrer le tutoiement. Le résultat est donc le même que dans nos langues. Les adjectifs, eux, se comportent comme des verbes et ils se conjuguent. Cela est comme quand on dit «être belle», qui pourrait être considéré comme un verbe.

Par contre, le coréen est caractérisé par une économie logique de tout ce qui n'est pas nécessaire à la compréhension d'une phrase puisqu'une phrase n'est jamais isolée – il y a toujours un contexte qui donne un sens précis à tout ce qu'on dit. Prenons l'exemple de conjugaison de l'adjectif «beau» (ou «belle»).

예뻐습니다

ye ppöss süp ni ta / yepöSSümnida

Selon le contexte, cela veut dire : il(s) était(en)t beau(x) / elle(s) était(en)t belle(s) / nous étions beaux / belles / c'était beau / cette chose était belle.

Puisqu'un tel adjectif n'étant jamais employé hors contexte, son sens est toujours très clair et en plus, le SS montre que c'est le passé et la conjugaison en «sümnida» montre qu'on est dans un contexte très formel : la personne qui parle s'adresse à quelqu'un qu'elle respecte et qu'elle vouvoie. Le «t» de la dernière syllabe se prononce «d» car il est entre deux voyelles et cela fait un peu

comme une liaison en français, ce qui adoucit la prononciation du «t», en faisant un «d».

Par contre, si besoin est – et uniquement dans ce cas, on peut toujours clarifier en ajoutant d'autres mots qui existent mais qui avaient été «économisés», comme par exemple le «sujet» de l'adjectif, le nom de la chose dont on parle, ou encore le nom et/ou le titre de la personne à qui on parle.

Le coréen est donc une langue unique qui, finalement, n'est pas plus compliquée que la nôtre, et c'est une langue qui sait être tout aussi précise que la nôtre même si elle est basée sur des principes totalement différents. Une langue avec une écriture alphabétique unique qui, quand on pense qu'elle a été inventée de toute pièce, par décret royal, dans les années 1440, laisse entrevoir le niveau de sophistication atteint par cette civilisation dans une région et à une période pourtant si lointaines de nous. Une langue avec une écriture qui, pour finir, lui est parfaitement adaptée, tout comme l'écriture chinoise l'est pour les Chinois, qui n'ont donc nul besoin de la changer pour faire comme les Coréens ou encore les Occidentaux.

Bernard Olivier

Collège Jean-de-Brébeuf

2. Les Japonais, par contre, se sont contentés d'inventer un syllabaire à partir de morceaux de caractères chinois, donnant à chacun de ces morceaux, qui représente une syllabe, un son bien précis comme ma, ta, no, etc.

Entrevue avec...

Monsieur Jean-Jacques Glassner

n.d.l.r. Une délégation du comité du bulletin, Martine Dumais et Julie Gravel-Richard, ont eu le très grand plaisir de rencontrer M. Jean-Jacques Glassner, grand spécialiste du monde mésopotamien et auteur de nombreux ouvrages sur le sujet, le 16 mars 2006 à l'Université Laval. Il se trouvait à Québec dans le contexte d'une tournée nord-américaine de conférences. Avec une très grande gentillesse, il a répondu à nos questions et nous l'en remercions beaucoup.

APHCQ. Bonjour Monsieur Glassner et merci de nous rencontrer ce matin.

JJG. Avec plaisir...

APHCQ. Vous êtes un grand spécialiste du monde mésopotamien et des débuts de l'écriture, alors nous allons nous intéresser avec vous à ces deux sujets... Pourquoi pensez-vous que l'Occident est fasciné par le monde mésopotamien depuis quelques années, alors qu'on l'avait presque oublié à une certaine époque?

JJG. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il y a une fascination. Parce que la fascination, c'est vraiment l'Égypte et l'égyptomanie. Alors qu'il n'y a pas de «mésopotomanie». Et quand on voit des groupes de musique rock emprunter des thèmes mésopotamiens, ils donnent un titre à un morceau de musique ou à un disque, et sur la pochette du CD, vous avez une pyramide égyptienne. Donc il y a une confusion très grande. L'Orient est vaste et généreux et la générosité de l'Égypte va jusqu'à couvrir la Mésopotamie!

Mais il y a un phénomène qui se passe et qui, à mon avis, est mondial, au moins dans les sociétés industrialisées et dans les régimes... démocratiques du moins, pour situer, grosso modo, l'intérêt. Depuis les deux guerres du Golfe, on a redécouvert l'Irak et on a redécouvert le fait que ce pays a une très haute antiquité. Et on a commencé à s'intéresser à cette antiquité. L'UNESCO a fait valoir qu'il y avait un pillage systématique des témoignages, des traces de cette antiquité et le grand public s'est ému. Véritablement. Donc on voit qu'il y a une découverte, pour beaucoup, de l'existence de la Mésopotamie. Une redécouverte pour d'autres. Je souhaite que cela dure et que nous, spécialistes, nous soyons capables de répondre par nos écrits, par des articles destinés au grand public, par des conférences, à cette demande. Parce qu'on progresse aussi dans la discussion de motifs généraux qui intéressent le grand public.

La Mésopotamie a attiré l'attention des hommes de lettres et des hommes de l'art depuis le moment où on a l'a redécouverte

dans les années 1840-1850. Et je voudrais simplement donner un exemple, ce sont tous les grands écrivains allemands (ex. Walter Benjamin) qui ont fui le nazisme, et dont beaucoup sont morts ailleurs ou se sont suicidés (ex. Thomas Mann)... et beaucoup d'autres qui ont utilisé la métaphore de Babylone et des rois despotiques de Babylone. Et c'est l'image des Grecs, ce royaume despotique. Les Grecs ont imposé cette image. Elle est utilisée pour dénoncer le nazisme, pour dénoncer le fascisme. Donc, Babylone et la Mésopotamie sont sorties de leurs frontières et servent à expliquer aussi, dans une certaine mesure, le monde moderne.

APHCQ. Est-ce que Babylone n'a pas aussi auparavant été utilisée comme une métaphore par rapport à la Bible, en Occident?

JJG. On peut dire qu'on avait véritablement tout oublié. Tout. Pendant 2 500 ans tout était perdu. Totalement enterré et oublié. Sauf une chose, beaucoup plus biblique que mésopotamienne, et c'est la Tour de Babel. Alors, concernant la Tour de Babel – peu importe que ce soit une tour réelle –, l'auteur qui a écrit ce texte ne s'intéresse pas tant à la tour qu'à la métaphore qu'elle représente, à savoir un tremblement de terre phénoménal, un nouveau déluge qui va conduire à une nouvelle alliance entre Dieu et les Hébreux (Abraham) et dont le motif fondamental est qu'il existait une seule langue dans l'humanité et à présent, Dieu, pour empêcher l'humanité de s'unir pour lutter contre lui, va introduire la dissonance et la non intelligence entre les êtres en multipliant les langues.¹

Alors, la thématique a été reprise, vous savez qu'on ne lisait pas pendant longtemps l'Ancien Testament, on ne lisait que le Nouveau Testament, mais la thématique a dépassé ces interdits, elle a mobilisé les esprits pendant très longtemps. Tant et si bien que les Pères de l'Église considéraient que les diverses langues qui étaient sorties du cataclysme de Babel – qui est un cataclysme linguistique – ils avaient très bien compris ça – les diverses langues, ils ont dit, c'était



Jean-Jacques Glassner

Julie Gravel-Richard



Rencontre avec...

en fait les 72 langues qui étaient celles de tous les peuples qui devaient être convertis au christianisme. Donc, il fallait évidemment les apprendre pour convertir le monde entier au christianisme. Donc, on a récupéré, à travers la Pentecôte, la catastrophe linguistique. C'est intéressant comme retournement de situation et on pourrait raconter bien d'autres choses sur ce récit à travers les âges.

À la fin du 17^e siècle, on a quand même baissé les bras devant tout ce fatras d'idées qui sont parfois passionnantes, parfois drôles. Aux 16^e siècle et 17^e siècle, on cherchait à comprendre ce phénomène de Babel. Alors on disait avant Babel, l'humanité parlait l'hébreu puisque Adam parlait l'hébreu. Et puis donc, il y a une certaine logique dans l'évolution, même quand il y a un cataclysme. Donc toutes les langues qui sont sorties de Babel dérivent nécessairement de l'hébreu. Il y a une réflexion linguistique qui est intéressante, comparative. Et puis d'autres disent : «Pas du tout, les langues européennes, on voit bien, n'ont pas de racines hébraïques, donc elles ne dérivent pas du tout de l'hébreu.» Donc, il y a eu interrogation et alors certains savants, pour se moquer de tout ça disent : «On ne parlait pas du tout hébreu avant Babel, et quand on prend Adam et Ève au paradis, Ève, qui ne s'intéressait qu'au sexe, parlait la langue du sexe, c'est-à-dire le français, Adam parlait l'allemand et Dieu parlait suédois.» Voilà. On s'amusait aussi.

Mais il y avait des luttes sérieuses à savoir si c'était de l'hébreu ou n'en était pas. Et à la fin du 17^e siècle, on a commencé à jeter les bases d'une pensée scientifique rationnelle. Les philosophes des Lumières

1. Ce motif semble encore présent en 2006 quand on pense notamment au film *Babel* de A. Gonzalez Inarritu présenté au dernier Festival de Cannes.



feront le pas définitif. Et on a dit, on arrête toutes ces tergiversations et toutes ces tentatives plus ou moins théologiques d'expliquer quelque chose sans aucun fondement. On va faire confiance aux philologues et c'est le début de l'idée de fonder une science, la philologie qui, elle, tranchera. Et dans les années 1781 et 1784, c'est quand même très proche, 1781, un savant allemand explique que les langues sémitiques forment un groupe qu'il appelle « sémitique » à partir de Sem dans la Bible. Et en 1784, un juge britannique, parti comme juge dans les Indes orientales, s'intéressait aux langues de l'Inde, voyant que le sanscrit est lié au grec et au latin dit, il y a un groupe linguistique qui est uni et qui se tient et c'est en 1810 qu'un géographe plus ou moins obscur donnera le nom de langues indo-européennes à ce groupe. Donc c'est sorti de la réflexion de philosophes et de la lente, très lente maturité de l'humanité et de l'érudition européenne qui a mis cinq siècles depuis le 15^e siècle jusqu'à la fin 19^e siècle, pour mettre au point cette réflexion.

APHCQ. En dehors de l'écriture, qui est quand même centrale en Mésopotamie, quels seraient, selon vous, les grands héritages légués par la Mésopotamie ?

JJG. L'écriture est une chose. Quoi que ce ne soit pas de l'écriture mésopotamienne que soit sortie l'écriture que nous utilisons. L'histoire de l'écriture est plus compliquée.

Alors, il y a deux choses qui m'apparaissent importantes, aussi bien dans la connaissance érudite de la Mésopotamie que dans l'approche que l'on a de la Mésopotamie dans son ensemble. Il y a, d'abord, et j'y attache beaucoup d'importance même si je dirais, il n'en reste presque rien ou que des vestiges misérables. C'est l'architecture et l'urbanisme. À mon sens, aujourd'hui, les archéologues qui s'occupent de la Mésopotamie en connaissent suffisamment sur l'architecture de la brique crue ou cuite pour nous montrer qu'à partir de quelques levées de terre, on peut reconstituer ou tenter de reconstituer des édifices entiers. On a aussi quelques descriptions sur les tablettes, dans l'écriture, de bâtiments. On voit aujourd'hui que la connaissance des architectes, le travail qu'ils ont fait, la réflexion sur comment construire un mur qui tienne debout, un mur immense, des tours, les ziggourats qui font jusqu'à 90 mètres de haut et qui font 6 ou 7 étages – ce sont des montagnes de briques – il faut que cela tienne debout. Il y a des pressions latérales, il y a la pluie qui tombe, qui abîme tout. Ils ont fait des drains, ils

ont fait des noyaux de briques séchées entourées d'une gangue de briques cuites pour que ça tienne mieux. Ils ont fait des drains pour que l'eau qui entre s'évacue mieux, ils ont mis des lits de roseaux pour amortir les pressions, etc. pour contrebalancer. Ils ont une technologie et une connaissance extrêmement profondes de l'architecture de terre. Il s'agit, pour l'humanité, d'un des très grands exemples d'architecture de terre sur la planète.

L'architecture de terre avait été méprisée jusque dans les années 90 et c'est à Paris au Centre Georges-Pompidou qu'on a commencé à reconsidérer autrement l'architecture de terre, c'est une grande exposition qui s'appelle *L'Architecture de terre*, présentée en 1990 qui a vraiment permis de prendre conscience qu'on s'était trompé et qu'on n'avait pas à négliger cet aspect.

La deuxième chose, quand on considère les Mésopotamiens, on voit que, tout au long de leur histoire, ils se rencontrent les uns les autres. Ce sont des populations qui parlent des langues souvent sans rapport les unes avec les autres mais ils se rencontrent. Ils peuvent se faire la guerre, mais ils se marient aussi entre eux, ils font du commerce, ils échangent aussi des hommes, des femmes et aussi des idées. Et toutes les civilisations, les cultures mésopotamiennes, c'est une succession de civilisations métissées qui sont là. C'est très intéressant, ça met un peu en porte-à-faux, et heureusement, cette idée qui est complètement fautive de dire que c'est une race pure qui fait une civilisation, que l'unicité d'une pensée est à la base nécessairement d'une architecture qui tient debout. Cela a tenu debout pendant 4 000 ans et, si on ajoute la préhistoire avant l'écriture pendant 5 000 ou 6 000 ans, ça a aussi tenu debout tout ce mélange et sans arrêt. Des populations nouvelles qui sont acculturées, relativement.

Et ça dure, et ça dure et ça dure, jusqu'à ce que l'acculturation provoque une mutation. À savoir que, quand les autres apportent quelque chose de tellement fort, de tellement neuf ce qu'est le zoroastrisme au 4^e siècle avec les Sassanides et l'islam avec les Arabes, alors, la Babylonie s'arrête. Babylonie n'est plus dans Babylonie, mais Babylonie est dans Bagdad. Et Babylonie, c'est le cœur du monde. On l'oublie, trop souvent, qu'après Babylonie, il y a Bagdad. La Bagdad des Abbassides, je veux dire. Celle que les Mongols ont détruite de fond en comble en 1219. Et les Abbassides ont considéré qu'il y avait une science avant eux. Il ne faut pas oublier une chose, c'est

que du temps des Abbassides, Boukhara qui faisait partie de l'extrême limite de l'empire abbasside avait une population avec beaucoup de marchands. À l'époque du 10^e siècle, c'était une ville de 50 km de long. Aujourd'hui, c'est un petit village. Eh bien, c'était la Sogdiane à l'époque, du nom grec de la région, et les marchands sogdiens, qui parlaient une langue iranienne, ont véhiculé, on le sait depuis peu de temps, des textes divinatoires mésopotamiens, babyloniens qui ont été traduits en chinois.

◆ ◆ ◆
**Nous voyons aujourd'hui que ce
n'est pas l'Égypte la plus ancienne
civilisation à avoir inventé l'écriture
mais la Mésopotamie.**
◆ ◆ ◆

Donc, la Mésopotamie nous donne une expérience humaine forte même s'ils se font la guerre, se détestent, s'haïssent, mais ils s'aiment aussi, ils ont un regard qu'ils portent sur autrui et sur eux-mêmes, même s'il est rudimentaire et primitif. Mais nous, en retour, cela nous apprend à regarder les autres. Regarder les Mésopotamiens, reconstituer l'histoire de la Mésopotamie, ça nous apprend à comprendre qui est l'autre. Et c'est aussi qui est l'autre dans notre monde contemporain. Donc, on change la perspective que l'on a de notre propre philosophie de la vie.

APHCQ. C'est d'ailleurs une des idées de votre conclusion dans la *Tour de Babylone*², ce regard sur l'autre.

JJG. Oui, c'est extrêmement clair. Je cite Apollonios de Tyane qui raconte l'histoire d'un philosophe grec, qui a un assistant assyrien, qui va en Mésopotamie et qui se promène. Et l'assistant assyrien n'a qu'un rêve et c'est de devenir Grec. Et d'être philosophe comme les Grecs. Et lui-même, quand il arrive à la douane, parce qu'Apollonios de Tyane imagine qu'il y a des postes douaniers entre Babylonie et la Grèce, dit : « Je n'ai rien d'autre à déclarer que la philosophie grecque. » Donc, les Grecs se regardaient eux-mêmes et considéraient avec beaucoup de mépris ce qu'il y avait autour. Tout ce qui était différent d'eux était méprisé. Tout le monde a fait ça. L'ethnocentrisme ne date pas du 19^e siècle européen.

APHCQ. Vous êtes, Monsieur Glassner, un des grands spécialistes de l'histoire de l'écriture. On dit souvent que l'écriture est née à Sumer, donc l'histoire est née à Sumer. Est-ce que vous êtes d'accord avec cette idée ?



JJG. Moi, je suis plutôt en porte-à-faux avec cette idée. *L'histoire est née à Sumer* était un très beau titre d'un très grand sumérologue, Stanley Kramer, décédé maintenant, qui a passé sa vie à permettre de redécouvrir la littérature sumérienne. Un immense personnage. Mais en 1954-1956, un philologue, un épigraphiste comme lui pouvait, et le grand public attendait ça, dans un raisonnement un peu naïf, voir l'histoire se dérouler selon un thème linéaire, à savoir qu'il y a un début, un progrès, jusqu'au monde contemporain. Et au début, il a placé Sumer. Alors, évidemment, l'écriture est inventée à Sumer. Nous voyons aujourd'hui que ce n'est pas l'Égypte la plus ancienne civilisation à avoir inventé l'écriture mais la Mésopotamie. Peut-être que demain, des fouilles nouvelles... Tout cela est fondé sur des fouilles égyptiennes. On a trouvé dans des tombeaux égyptiens les premiers témoignages de l'écriture égyptienne et, dans les mêmes tombeaux, des sceaux cylindres mésopotamiens qui sont postérieurs à l'invention de l'écriture. Donc, c'est une preuve absolue, pour le moment, que l'écriture apparaît en Égypte après celle de Mésopotamie. Cela dit, le niveau archéologique dans une fouille, on ne sait pas en quantifier la durée. Ça peut être trois jours, ça peut être mille ans. On ne sait pas. Donc on se dit, pour le moment, l'Égypte invente l'écriture dans la foulée de la Mésopotamie. Mais peut-être que demain, on trouvera d'autres tombes en Égypte avec des traces d'écriture plus ancienne et on se dira que ce sont les Égyptiens qui l'ont inventée les premiers. Ça n'a aucune importance. C'est une question qui n'intéresse personne, sauf peut-être quelques journalistes de passage et qui n'ont rien d'autres à se mettre sous la dent.

Peu importe : on a inventé l'écriture sur la planète, pour le moment, on le voit, dans quatre foyers différents. Et c'est ça qui est intéressant. Je n'en tire aucune conclusion. On ne peut pas savoir pourquoi tel foyer, tel foyer, tel foyer. Pourquoi quatre. Ces quatre écritures, les principes de ces quatre écritures sont les mêmes. Il s'agit d'écrire des signes qui correspondent à des mots entiers, et les mêmes signes correspondent à des syllabes, c'est-à-dire qu'on a découpé les mots en syllabes. Il y a donc une réflexion morphologique sur la langue qui est initiée et qui accompagne l'invention de l'écriture. Quatre fois on a fait la même chose. Pourquoi ? Il n'y a aucun lien entre les quatre. Les quatre systèmes sont tellement individuels qu'il n'y a pas de lien entre

les uns et les autres. Au pire, le concept d'écriture est venu de Sumer en Égypte. Le concept d'écriture. Mais pas l'écriture elle-même. Mais le développement de l'écriture égyptienne n'a rien à voir avec l'écriture sumérienne. Donc deux choses à part. On ne saura jamais peut-être ce qui s'est passé dans ces esprits humains. Est-ce que c'est un niveau de société... on a toutes sortes d'hypothèses... Est-ce que c'est une société qui devient complexe, faut-il renforcer toutes les thématiques qui permettent l'identité des individus dans la société ? L'écriture pouvant aider à identifier les gens, à les situer et à mémoriser les choses.

Il est certain que l'effort intellectuel qui a été fourni pour fabriquer le système de signes cohérents que constitue l'écriture sumérienne a été le moment où les Sumériens eux-mêmes ont considérablement amélioré la connaissance qu'ils avaient de leur environnement.

Il est certain que l'effort intellectuel qui a été fourni pour fabriquer le système de signes cohérents que constitue l'écriture sumérienne a été le moment où les Sumériens eux-mêmes ont considérablement amélioré la connaissance qu'ils avaient de leur environnement. Cela ressort de ce qu'on peut découvrir à travers les traces qu'il en reste, de ce qu'ils ont fait en inventant l'écriture. En classant le monde, ils ont aussi eu prise sur le monde, et ils ont eu prise sur leur avenir, sur le temps. Parce que le monde évolue, et en connaissant mieux le monde et en ayant prise sur lui, on a prise sur l'avenir du monde, donc sur son propre avenir. Donc c'est sur le plan de la société, de la civilisation versus l'environnement, qu'il y a là une relation où la société commence à dominer la nature, véritablement. Et d'une façon consciente, pas seulement épiphénoménale.

APHCQ. Vous préférez parler de l'invention plutôt que du développement. Pourquoi insister sur cette différence ?

JJG. On a souvent dit et écrit que l'écriture est apparue pour des motifs comptables. Alors vous avez un comptable chez un notaire ou chez un marchand, dans le fond d'une boutique, et il a besoin d'écrire le mot chèvre. Alors il va inventer un signe pour le mot chèvre. Et puis quarante ans plus tard, à la veille de sa retraite, il a besoin

d'écrire le mot mouton, alors il invente un signe pour écrire le mot mouton. Je caricature un tout petit peu, mais c'est l'image qu'on donne de l'invention de l'écriture et c'est absolument stupide.

Quand on invente un système de signes visuels, un système sémiologique, les signes qui le constituent sont nécessairement des signes institués sur le plan social, parce que s'ils ne le sont pas, ils ne seront jamais reconnaissables que par le seul individu qui les a fabriqués. Il y a donc une intention. Une intention qui conduit à l'imagination d'un concept, lui-même fait d'une quantité de concepts, de catégories, etc. C'est donc une construction savante. Cette construction savante est consciente et raisonnée, et donc je parle d'invention. C'est véritablement l'homme, son cerveau, qui décide de produire quelque chose, un langage écrit. Même un langage, ce pourrait même être un langage de gestes, etc. La langue, l'écriture, contrairement à n'importe quel autre système sémiologique fabriqué par des signes visuels, est associée à la langue et la linguistique.

Donc on crée un système qui ne reproduit pas du tout la langue orale, mais qui à distance de la langue orale reproduit la langue. On a donc l'actualisation de la langue sous deux formes, une actualisation orale et une actualisation écrite. Il est évident qu'entre l'oral et l'écrit il y a des rapports, et ces rapports, il y a des linguistes qui ont commencé à s'y intéresser, sont variables selon les temps, selon les époques, selon les sociétés. Et là il y a tout un travail qui a commencé à être fait mais qui mérite encore d'être développé.

Donc, c'est pour cette raison que je dis invention et non pas apparition, naissance ou création. Regardons les grands mythes modernes, et je dis exprès, d'origine de l'écriture... Par exemple, Carlo Ginzburg dit la chose suivante : avant de savoir écrire, l'homme savait lire. Il lisait la nature. Et donc l'écriture est un peu le produit d'une adaptation de signes que l'homme a vus dans la nature, des traces des pas d'animaux principalement, il en a fait des signes de quasi écriture, puis les transforme en écriture. Le mythe chinois de l'invention de l'écriture explique en réalité pourquoi le même mot en chinois veut dire caractère d'écriture, trace d'oiseau ou bien marque sur les jades, etc. Ce sont les traces, les traces

2. Jean-Jacques Glassner, *La Tour de Babylone : que reste-t-il de la Mésopotamie ?*, Paris, Seuil, 2003 (Coll. L'Avenir du passé).



en général. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que l'intentionnalité des hommes dans une société, dès lors qu'ils décident d'inventer un outil nouveau, ils prennent un mot qui existe déjà et lui donne une signification supplémentaire. Donc, pour les Chinois, ils ont joué sur le sens du mot pour ajouter un néologisme. Ça ne signifie pas du tout qu'ils ont lu les signes d'animaux et qu'ensuite ils sont devenus des lecteurs et puis des inventeurs d'écriture. Les signes de l'écriture ne sont pas sortis de la nature, ils sont inventés par l'homme et sont le produit d'une culture.

APHCQ. Dans votre présentation de l'histoire de l'écriture, vous l'avez écrit dans *Écrire à Sumer*³, vous parlez vraiment que l'écriture va au-delà de la comptabilité, au-delà de l'aide mémoire, pour vous c'est une des grandes aventures intellectuelles.

JJG. Vous savez, en Mésopotamie, on a 80 % ou 90 % des textes du 4^e millénaire qui sont contemporains de l'époque de l'invention de l'écriture sont des textes administratifs. Donc on a dit : « C'est la comptabilité qui est à l'origine de l'écriture. » Je vous réfère ici à mon ouvrage pour aller plus loin. L'archéologie montre, sur le site de Suse, très précisément, que l'écriture est inventée et que quand l'écriture existe, c'est à ce moment-là que l'administration s'empare de l'écriture. Là, il y a un deuxième thème. Je disais que 80-90 % des textes actuellement à notre disposition concernent la comptabilité, l'administration. Prenez l'agglomération de Québec qui fait quoi, 600 000 habitants. Uruk, au 4^e millénaire, faisait à peu près la même chose. Essayez de faire le compte de ce qui est écrit, aujourd'hui, au jour le jour à Québec. Alors, vous allez parcourir les bibliothèques des écoles, les bibliothèques universitaires, les archives de la région, les archives de la ville, mais aussi les archives des notaires, des commerçants, des artisans, des industriels, etc. Vous allez voir que 90 % de ce qui est écrit aujourd'hui, c'est de l'administration et de la comptabilité, et que 10 %, c'est de la littérature et de la science. Bien voilà ! On n'a rien d'exceptionnel au 4^e millénaire. Et est-ce que cela veut dire que l'écriture latine a été faite pour des comptables et des administrateurs ? Pas du tout. L'écriture existe, on a aussi écrit la Bible quand on l'a traduite en latin, à l'aide de l'écriture latine.

Donc, c'est mal poser le problème. Et le problème de la comptabilité est un vieux problème qui relève de l'ethnocentrisme en réalité. Je le montre de façon peut-être un

peu lourde dans mon livre, mais je crois qu'il faut insister dessus parce que c'est tellement l'idée reçue aujourd'hui que ce sont les comptables qui inventent l'écriture qu'il faut vraiment non seulement lutter contre cette idée, mais la démontrer. Je consacre un chapitre entier à la démonstration. Il y a une thèse extraordinaire qui montre qu'on avait des jetons de diverses couleurs et de diverses formes qui servaient à calculer depuis le 10^e millénaire jusqu'au 4^e millénaire. Au 4^e millénaire, on a enfermé ces jetons dans des bulles en argile et qu'un beau jour on a aplati les bulles en argile, ça a donné des tablettes, et au lieu des calculs à l'intérieur des bulles on a écrit des signes d'écriture, des chiffres, sur la surface de la tablette. C'est archi faux ! L'archéologie, et je le démontre, montre qu'on a commencé à écrire sur les bulles alors que l'écriture avait été inventée ailleurs. Donc, il n'y a pas de problème. Deuxièmement, on n'a pas du tout écrasé les bulles pour supprimer les calculs, parce que 2 000 ans, 3 000 ans après avoir inventé l'écriture en Mésopotamie, on utilise toujours les bulles avec des calculs et on écrit sur les bulles. Donc ce sont deux méthodes comptables totalement différentes. Ensuite, on a voulu voir dans les calculs les ancêtres des signes de l'écriture. Et là encore, on voit que le réseau des calculs ne correspond aucunement aux signes de l'écriture. Ils sont beaucoup moins nombreux, ensuite, on n'est même pas sûr, quoiqu'en disent les auteurs de ces thèses, que la grande majorité des calculs, de ces petits objets, soient vraiment des calculs. Imaginez qu'entre le 10^e millénaire et le 4^e millénaire, sur tous les sites qui vont de la Méditerranée à l'Indus et de la mer Caspienne à la mer d'Oman, à l'océan Indien, vous avez, sur 4 ou 5 millénaires, au mieux une dizaine de calculs qui désignent le grain, les céréales. Dans des sociétés agricoles, si on ne compte pas les céréales, je ne sais pas ce qu'on compte ! Alors on me dira que c'est le hasard. Mais le hasard aurait voulu qu'on ait par contre des milliers de prétendus calculs qui serviraient au décompte de, si je me souviens bien, des petits cônes en argile. Alors une société qui s'intéresse au décompte de petits cônes en argile pendant 4 000 ans, je ne sais pas où elle va.

APHCQ. Nous aimerions vous entendre, Monsieur Glassner, sur la manière dont les Mésopotamiens se racontaient les débuts de l'écriture.

JJG. Il y a un récit sumérien ancien qui nous est relaté par des copies du 2^e millénaire.

Mais il faut savoir, avant que j'aborde le récit pas les Sumériens eux-mêmes, que la langue sumérienne est aux 19^e-18^e siècles (av.n.e) une langue morte. Et qu'elle est étudiée dans les écoles comme une langue morte. Elle est comme une langue étrangère et c'est à ce moment-là, à ce moment-là seulement, qu'il y a une réaction conservatrice vis-à-vis de cette langue qui est considérée comme la langue sacrée avec laquelle on est en relation avec les dieux. On se met à copier et à écrire et à coucher sur l'argile, pour préserver, conserver et mémoriser toute la littérature sumérienne. En l'espace d'une génération on a copié dans les écoles toute la littérature sumérienne et on l'a mise par écrit. Donc on a voulu conserver un témoin mort. Alors que lorsque le sumérien était une langue vivante, on n'a jamais tout écrit. Et surtout, l'écriture n'avait pas comme vocation de reproduire l'intégralité de la chaîne grammaticale orale. Elle ne le fera que lorsque le sumérien sera une langue morte, pour un court moment.

Donc, on a copié les textes et ces copies sont du 2^e millénaire. Mais les dates de composition des originaux sont perdues, mais elles sont nécessairement du 3^e millénaire, et se situent, pour le récit de l'invention de l'écriture, entre le 34^e siècle, époque de l'invention de l'écriture, et le 18^e siècle, date de la copie du texte. Donc nous sommes là, entre un peu plus de 1500 ans, c'est donc là que ça se passe. On ne sait pas où, on ne saura jamais. Parce que même si on trouve un document plus ancien, l'oral, lui... Alors, en fait, ce récit est un passage d'un cycle épique qui concerne un roi légendaire ou plutôt un groupe de rois légendaires, les prédécesseurs de Gilgamesh. Donc on est dans un registre assez bien connu, ce sont vraiment des épopées. Et l'épopée a pour fonction de raconter une guerre, c'est le prétexte, entre deux villes, une ville sumérienne et une ville étrangère, qui luttent toutes les deux pour être la préférée de la Grande Déesse. Alors, l'un des conflits se déroule militairement. Un autre conflit voit des magiciens s'affronter. Et dans un ultime conflit, on voit les deux chefs des deux villes, les deux rois, s'affronter sur le plan de la ruse, de la malice, de l'intelligence. Ils se lancent respectivement des défis. Et à chacun de relever le défi. Alors, il y a un premier défi, un second défi, un troisième défi et finalement, le roi sumérien de la ville d'Uruk décide d'inventer l'écriture. Et il envoie un message sur une tablette d'argile qu'il confie à son messenger, le messenger ayant pour fonction de ne rien dire. Il ne

doit pas exprimer quoi que ce soit, c'est l'écriture qui véhicule, ce n'est pas la parole du messenger, c'est la parole écrite, la parole de la tablette qui véhicule le message.

**Et surtout, l'écriture n'avait pas
comme vocation de reproduire
l'intégralité de la
chaîne grammaticale orale.**

Et ce message, c'est la forme d'un signe, tout simplement. La forme d'un clou. Et ce clou est à lire d'une certaine façon. Et ce clou est en fait, et cela explique pourquoi le messenger non seulement n'a pas à le dire mais ne peut pas le dire, ce signe unique a plusieurs valeurs logographiques (c'est-à-dire qu'il désigne plusieurs mots). Ce signe doit se lire de deux façons différentes simultanément. Comment voulez-vous qu'un homme dise deux mots à la fois? Seule l'écriture peut le faire. Donc vous voyez déjà une différence entre la langue écrite et la langue orale. Et que dit ce message? Le clou est enfoncé. Le clou est enfoncé, c'est l'allusion à un rite juridique à savoir que lorsqu'on a fait une aliénation d'un bien ou d'un esclave, on enfonce un clou dans un support, ce qui signifie que la transaction est terminée, et que celui qui se permettrait le luxe de revenir, de contester, serait puni par la loi, d'une manière infamante. Le roi étranger a ça entre les mains. C'est comme si le clou était enfoncé dans le cœur de son royaume puisqu'il le tient en main. Et l'astuce était là. Avec l'écriture, faire tenir à l'autre le support de l'écriture, parce que si vous ne le tenez pas, vous ne pouvez pas lire.

Eh bien, on voit là la capacité quasi magique de l'écriture à intervenir puisque ce n'est pas le fait de planter un clou réellement dans le sol du royaume, c'est le fait de le représenter par écrit qui suffit déjà. Le geste d'écrire correspond déjà à la création du mot et à la création de la chose. Alors on voit, quand on dit ça de la création de l'écriture, qu'on comprend et quand on connaît un peu la littérature mésopotamienne, on comprend que dans l'esprit des auteurs de ces textes, l'écriture a une force, a un pouvoir. Et quel est ce pouvoir? Celui de mettre, de coucher sur un support des mots de manière visible. Et cette visibilité du mot sur le support, si on casse le support, on peut supprimer la visibilité du mot. Dans la mesure où l'autorité des dieux repose sur la parole orale, ce sont les mots

que les dieux ont offerts aux hommes. Ce sont les hommes qui se donnent la capacité d'enfermer les mots de la langue orale dans des signes écrits qu'ils inventent. Quand ils effacent le signe écrit, ils effacent le mot des dieux et donc l'autorité des dieux. L'écriture suscite un deuxième pouvoir, un pouvoir humain face au pouvoir divin. Alors maintenant il faut réfléchir à partir de là sur la signification profonde de cette invention et voir que le lettré sérieux, le roi sérieux, c'est celui qui vit en harmonie avec les ordres divins et qui sait les interpréter. Donc il ne faut pas laisser l'écriture se diluer entre les mains de tout le monde. **APHCQ.** Dans vos études, Monsieur Glassner, vous mettez aussi l'accent sur la dimension linguistique. Pour vous, le multilinguisme de la région a joué un rôle crucial.

JJG. Oui, je l'ai encore peu développé. Je me fonde sur l'exemple chinois. Les Chinois, en commençant à écrire, fondent un début de morphologie. Mais les Chinois n'ont commencé véritablement la structure de leur langue et à écrire des manuels de grammaire que lorsque le bouddhisme est entré en Chine. Et le bouddhisme avait pour véhicule l'écriture sanscrite et une langue étrangère. Donc le chinois confronté au sanscrit, l'écriture chinoise confrontée à l'écriture alphabétique sanscrite interpelle les savants chinois qui prennent conscience que des mots différents peuvent dire la même chose dans des langues différentes. Donc on s'interroge. C'est fort de cet exemple que je me pose la question. La Mésopotamie, on en a la preuve, est plurilingue au 4^e millénaire. Alors, est-ce que le contact quotidien dans ce métissage qui est déjà à l'œuvre, le contact quotidien entre des langues étrangères les unes aux autres ne conduit pas à se dire: «Voilà une réalité qui s'exprime sous telle sonorité chez l'un et chez moi s'exprime autrement.» Donc je pense – c'est une hypothèse – j'imagine que le fait de la polyphonie des signes vient du fait qu'il y avait une polyphonie dans le multilinguisme et dans la pratique quotidienne. Et que ces rencontres, et encore une fois, c'est le regard sur l'Autre, l'écoute de l'Autre, qui conduit à mieux se connaître soi-même, dans la différence.

APHCQ. Distinguez-vous des étapes dans l'invention, l'évolution de l'écriture?

JJG. Oui. Évidemment, dans le schéma général tracé, il y a un outil qui est créé, qui se perfectionne et qui se développe. On ne sort pas du concept. Par exemple, quand on regarde les sources, on peut distinguer, grosso modo, pour les sources simplement

du 4^e millénaire, deux périodes de sources. Les tablettes qui sont écrites selon un schéma linéaire, parfois maladroit, et celles qui sont déjà écrites en cunéiforme. Nous savons qu'au début les scribes, les inventeurs de l'écriture, inventent la tablette d'argile et inventent le calame, c'est-à-dire le stylet en roseau pour écrire sur l'argile. Dans un premier temps, ils le taillent en pointe et dessinent des traits, des images très linéaires. Ensuite, ils décident que cela ne marche pas très bien sur l'argile, que ça écorche un peu la surface, donc ils décident de changer et taillent la pointe du calame en biseau. À ce moment-là, vous avez, imprimé sur l'argile, le biseau: une forme de clou. Donc, grâce à ça, nous voyons qu'au 4^e millénaire, parce que c'est trouvé dans des niveaux archéologiques précis, on a au moins deux époques, déjà dans l'évolution de l'écriture simplement quant à la forme et à l'aspect des signes.

Mais on voit en même temps que, parallèlement, les 600 ou 800 signes que nous connaissons pour la première période, on en retrouve à peu près la moitié dans la deuxième période et que l'autre moitié, parce qu'on est toujours en présence de 600 ou 800 signes, est une invention nouvelle. C'est-à-dire qu'on a fait un progrès énorme, déjà au cours du 4^e millénaire, dans le registre de l'écrit, tout en restant dans le même univers conceptuel et dans les mêmes catégories. Mais l'outil a déjà beaucoup évolué et il évoluera encore beaucoup. Par exemple, toute la partie du syllabisme va, au cours du 3^e millénaire, et tout particulièrement à partir de 2 300, se développer d'une façon magistrale, non pas au détriment de l'autre, mais se développer. Donc, beaucoup de signes qui n'étaient que des logogrammes, c'est-à-dire écrivant des mots entiers jusque-là, vont devenir syllabiques.

Les Akkadiens, les Sémites de la Mésopotamie, à mesure qu'ils prenaient le pouvoir dans des villes diverses et se mettaient davantage à écrire qu'ils ne l'avaient fait dans les premiers temps, ont développé le syllabisme, simplement en traduisant les mots sumériens dans la langue akkadienne et en découpant ces mots en syllabes. Donc on a des syllabes qui trouvent leur origine dans le découpage des mots sumériens et des nouvelles syllabes qui trouvent leur origine dans le découpage des mots correspondants en akkadien. Donc le syllabisme

3. Jean-Jacques Glassner, *Écrire à Sumer: l'invention du cunéiforme*, Paris, Seuil (Univers historique), 2000.





s'est beaucoup développé dans le courant du 3^e millénaire. Il y a aussi la forme des signes qui évolue qui se simplifie un petit peu, qui devient plus rationnelle à une époque, plus sophistiquée à d'autres... bref, il y a des modes. Ce n'est pas linéaire l'évolution. Il y a des pas en avant, des reculs. Donc, l'écriture, effectivement évolue, mais on est toujours dans le même cadre.

APHCQ. Et qui est responsable, Monsieur Glassner, de l'invention de l'écriture ?

JJG. Responsable... C'est une banalité de dire ça... Il faut qu'une société ait envie d'écrire et que les intellectuels qui y sont se mettent à l'ouvrage. Donc il y a un stimulus. Nous ne le connaissons pas. Moi, je ne le connais pas. Peut-être que d'autres savent, moi je ne sais pas. Mais, ce qui est clair, c'est que ce sont des intellectuels, des érudits, des savants qui font le travail. Et ils portent un nom, ils sont désignés par un titre qui est un mot compliqué, un mot sumérien, que nous prononçons un peu approximativement, «Oumbisak». Alors, «Oumbisak», c'est un homme qui est une bibliothèque vivante. Il existe en Mésopotamie au 4^e millénaire des «Ombisak» dans différents corps de métier. Et on peut voir que, vu l'usage du terme par la suite, ce sont eux qui connaissent, qui transmettent le savoir du métier. Qui connaissent, donc, la façon de faire du métier. Ce sont ceux qui connaissent les rituels, parce que chaque métier est associé à une part de sacré, de ritualité et il y a des rituels qu'il faut respecter pour bien faire. Ce sont ceux qui connaissent les mythes, aussi, les récits épiques. Donc ce sont des bibliothèques vivantes et ce sont eux qui se mettent à écrire et ils inventent même le signe de celui qui écrit parce que le signe, il existe en sumérien un mot «Doub» qui désigne la tablette sur laquelle on écrit. Eh bien, ce «Doub» est associé à «Oumbisak». «Oumbisak-doub», c'est celui qui écrit. Donc ça, c'est clairement, on a ces textes, qui sont rares, mais le mot est là et nous oriente vers ces hommes.

APHCQ. Vous avez prononcé des mots en sumérien... Mais on connaît la prononciation du sumérien ?

JJG. On la connaît très mal et on la connaît grâce à des textes scolaires de deux ordres. D'abord, des listes de signes qui étaient utilisées pour l'enseignement pour les jeunes élèves. Les listes de signes, certaines listes de signes, se présentent ainsi : vous avez trois colonnes verticales. La colonne centrale dessine un signe de l'écriture mésopotamienne. Sur la colonne de droite, vous avez son monnayage graphique de sa pro-

nonciation en sémitique, en babylonien. Et sur la colonne de gauche, vous avez le monnayage graphique, syllabique, dans une autre langue. Et c'est le sumérien. Donc, quand vous avez une tête d'homme qui se lit «Réchou» en akkadien, en babylonien donc en sémitique, «Rech» – la tête, vous voyez que sur l'autre colonne, on voit écrit «Sa-ak». On disait donc «Sak». «Sak» n'est pas du tout un mot sémitique et nous savons maintenant que c'est un mot sumérien, c'était le mot tête. Donc le même signe... vous voyez en même temps, si ces gens parlaient des langues différentes, une fois qu'ils avaient couché leur langue par écrit, le signe commun pouvait être, lui, «Rech» pour les uns et «Sak» pour les autres et ils se comprenaient via l'écriture. L'écriture a ici un avantage supplémentaire. Voilà des textes qui nous donnent un million d'informations.

Il y a d'autres textes, tout aussi précieux, parfois plus précieux encore, ce sont des textes, des manuels d'enseignement du sumérien faits pour les classes d'école du 18^e siècle-17^e siècle avant notre ère et dans lesquels on a aussi des mots sumériens monnayés syllabiquement. Mais attention. Nous avons là le monnayage syllabique et la prononciation qui est la prononciation qu'avaient les Babyloniens sémites de Mésopotamie à une époque donnée d'une langue morte. Ça veut dire que c'est très approximatif. Il faut être conscient que si nous sommes capables d'épeler des signes et d'épeler des mots, c'est une reconstitution phonétique à laquelle nous procédons. Donc ne nous leurrons pas, si nous parlions notre sumérien avec un vrai Sumérien, je suis sûr qu'il ne comprendrait pas ce que nous disons. Mais par écrit, on se comprendrait très bien.

APHCQ. Est-il possible de faire un lien entre l'écriture sumérienne et l'alphabet ?

JJG. Le lien n'est pas démontré et, pour autant que je sache, s'il existe, ce dont je ne suis pas sûr, il n'est pas direct. L'alphabet, contrairement aux écritures que j'appellais mixtes, c'est-à-dire logographiques, écriture de mots, en même temps écriture de syllabes, donc logographiques et syllabiques, qui est inventée quatre fois sur la planète dans quatre foyers différents, va naître en un seul lieu. Au passage, d'ailleurs, l'écriture est inventée en Asie occidentale, à Sumer, en Égypte, donc en Afrique, en Chine soit en Asie orientale et chez les Mayas, en Amérique. L'Europe n'existe pas dans l'invention de l'écriture.. Alors, l'alphabet n'est inventé qu'une seule fois sur la planète, au

Levant, de nouveau en Asie. Et les Grecs, les Européens vont s'inspirer de cet alphabet-là. Donc l'alphabet n'est inventé qu'une fois et, de là, il se diffuse partout.

Alors, l'alphabet est inventé, on ne sait pas très bien quand exactement, les témoignages que l'on a datent des 18^e-17^e siècles, sur la côte levantine, quelque part où vivent les Cananéens. Les Grecs diront ce sont les Phéniciens. Mais Phéniciens chez les Grecs ou Puniques chez les Latins, ce sont des termes péjoratifs pour désigner les gens en lesquels on ne peut avoir confiance, etc. Mais ceux qui étaient appelés Phéniciens par les Grecs s'appelaient eux-mêmes Cananéens. Alors, ce sont ces gens, très probablement, qui inventent l'alphabet. Ce que nous savons, c'est qu'ils sont en contact avec la Mésopotamie et avec l'Égypte. Et les savants égyptiens, au 3^e millénaire, étaient allés plus loin que les Chinois, que les Sumériens et que les Mayas dans le découpage et la réflexion sur la morphologie de leur langue : ils avaient identifié des consonnes, en isolant des consonnes de tout le contexte. Donc on pouvait écrire plusieurs consonnes qui se suivent et on rétablissait les voyelles pour faire un mot. Alors, les Égyptiens étaient allés plus loin dans la réflexion sur la langue que d'autres. Et les Sémites de l'ouest qui avaient beaucoup de contacts avec l'Égypte s'en sont rendus compte et des gens plus pertinents et plus intelligents probablement que beaucoup d'autres, se sont dit : «On peut peut-être faire une écriture qui n'aura qu'une vingtaine ou une trentaine de signes pour tout écrire, puisque, en découpant les mots en des éléments encore plus courts, en isolant des éléments vraiment minimaux, on va pouvoir tout écrire à l'aide de ces éléments minimaux.» Et ils ont inventé, comme cela, une écriture consonantique, ce qu'on appelle l'alphabet consonantique. Jouant du fait que, dans les langues sémitiques, les racines verbales et nominales sont stables et que ce qui bouge, ce sont les voyelles autour qui permettent de fabriquer des mots nouveaux, des dérivations, et des formes verbales diverses. Mais la racine reste très stable et elle est, généralement, 99 cas sur 100, faite de trois consonnes. Donc les langues sémitiques se prêtaient à cette invention. Il y a donc une influence égyptienne. La langue et l'écriture mésopotamienne ne jouent pas.

Je passe sous silence une excroissance qui est l'alphabet ougaritique, en cunéiforme, qui a été utilisé dans un lieu précis à une époque précise, pendant simplement une



génération et qui n'a pas eu de suite. Qui est mort à peine né. C'était un essai. Un essai dans une région qui était fortement influencée par la culture babylonienne. La divination, l'astronomie, la médecine babyloniennes étaient très fortement présentes dans ce milieu, donc l'écriture cunéiforme babylonienne, ils ont essayé de faire quelque chose. Cela date du 13^e siècle alors que l'alphabet était inventé depuis très longtemps et était utilisé depuis très longtemps. Par contre, ce qu'on voit maintenant, c'est que l'écriture mésopotamienne, à la fin du 2^e millénaire et surtout au 1^{er} millénaire, subit le contrecoup de l'invention de l'alphabet. Parce que les Araméens se sont installés dans tout l'Orient et on vit les Araméens vivre en Assyrie, en Babylonie. L'assyrien est devenu, du temps de l'empire assyrien, quasiment une langue morte. On parle araméen dans les rues d'Assour, on parle araméen dans les rues de Babylone, on ne parle plus babylonien. Donc, les langues vivantes sont là, seuls les lettrés utilisent encore la vieille langue et la vieille écriture. Et les rois d'Assyrie prennent des décrets à partir d'un certain moment pour imposer le cunéiforme, pour imposer l'assyrien. Ils sont obligés de prendre des décrets, qui ne servent à rien d'ailleurs parce que le monde est ce qu'il est. Là, on voit que le système syllabique mésopotamien subit des mutations, ponctuelles. C'est le reflet de l'influence de l'alphabet. Par exemple, vous avez un signe syllabique, «ché», eh bien, le «é» n'a aucune valeur grammaticale dans la phrase. Donc on écrit «ché» parce que ça s'écrit «ché», mais on prononce «ch». C'est la troisième consonne d'un radical, le «é» n'étant ni une terminaison grammaticale utile ni rien du tout. Donc là on voit, maladroitement, apparaître dans la maladresse l'influence de l'alphabet. Donc le système mésopotamien n'a pas été, d'une manière ou d'une autre, à la source de l'alphabet et des alphabets qui ont suivi le premier alphabet.

APHCQ. En terminant, Monsieur Glassner, vous qui avez consacré une grande partie de votre carrière à la Mésopotamie et à l'histoire de l'écriture, qu'est-ce qu'on peut comprendre ou apprendre sur la façon de penser des Mésopotamiens, sur leur façon de voir le monde à partir de tout ce que vous avez vu?

JJG. Eh bien, c'est une pensée par analogie. C'est-à-dire que c'est la pensée universelle du monde entier quasiment, sauf les populations animistes minoritaires sur la planète, c'est la pensée universelle jusqu'à Descartes. Donc il existe des liens d'homologie, d'harmonie, de sympathie entre tout ce qui existe sur la planète et l'homme vit dans ce circuit. Et ces homologies, ces sympathies, bougent, elles ne sont pas figées, et c'est à l'homme de les comprendre. Et c'est en cherchant à les comprendre que les Mésopotamiens ont construit leur savoir et ont structuré leur savoir. On retrouve, derrière les mythes, derrière les rites, derrière les procédures qui ont servi à inventer l'écriture, derrière les procédures divinatoires, derrière les procédures médicales et les médicaments qu'on fabrique on voit à l'œuvre cette pensée par analogie qui crée des liens. Vous mangez tel médicament parce qu'il provient d'une plante qui vous gratte l'estomac et comme l'estomac vous gratte, ce grattage va éliminer le grattage. Ce sont des choses toutes simples qui sont parfois plus compliquées, mais on part de choses simples et on va vers le plus compliqué. C'est vrai pour l'humanité quasiment entière. Eux ils ont eu, ils ont développé cette pensée par analogie qui se déploie à partir de l'origine du monde. Le ciel masculin et le ciel féminin sont étroitement collés l'un à l'autre. Il y a déjà une ressemblance : deux ciels. L'un masculin, l'autre féminin. L'analogie joue de cette différence-là pour exister. Si c'était dans la similitude absolue, il n'y aurait rien. Il n'y aurait pas possibilité d'établir une distinction. Donc on les sépare un peu... et on fabrique quelque

chose. Voilà, c'est ce mode de raisonnement que Michel Foucault déjà en 1966 a très bien mis en valeur pour l'Europe moderne. Eh bien, c'est ce type de raisonnement qui est développé par les Mésopotamiens. Ainsi, la divination mésopotamienne repose sur le principe que les dieux donnent des signes aux hommes et ces signes, c'est aux hommes de les interpréter. Ces signes sont porteurs d'analogie. Ce qui existe dans la nature est homologué à un événement dans la société. Et cette homologation fait que les deux se complètent et que les devins babyloniens peuvent écrire au 18^e ou au 19^e siècle : si le roi conquiert une ville au moyen de Sap, c'est que le foie du mouton aura tel aspect. Poser ça, ça ne veut pas dire que la nature suit l'événement, mais que la relation entre l'événement et la nature est tellement forte, que si on a l'un des éléments, on a nécessairement l'autre, même si on ne le voit pas. C'est cette homologation-là qui est très, très forte. Voilà l'analogie.

APHCQ. Monsieur Glassner, nous vous remercions de cette rencontre. Si certains de nos collègues ont été aussi fascinés que nous par l'entrevue et veulent en savoir plus pour aller plus loin dans leurs connaissances de la Mésopotamie et l'invention de l'écriture, laquelle de vos œuvres recommandez-vous comme première lecture?

JJG. Eh bien, il y a un livre qui est fait pour les débutants et les étudiants qui s'appelle *La Mésopotamie*⁴, aux éditions Les Belles Lettres dans une collection qui s'appelle «Les guides des civilisations». Il y a 300 pages à peu près, tous les volumes de la collection ont à peu près le même plan, et cela donne un aperçu. Ça peut se lire par petits paragraphes et c'est déjà une bonne initiation, très utile. Il y a surtout, à la fin, en français, une bibliographie assez dense de textes accessibles au grand public qui permet d'aller plus loin.

APHCQ. Nous vous remercions beaucoup et nous vous souhaitons une bonne fin de séjour au Québec.

JJG. Merci à vous.

Propos recueillis par

Martine Dumais et Julie Gravel-Richard
et transcrits par
Julie Gravel-Richard

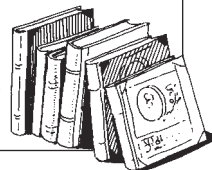
Quelques documents bien intéressants...

M. Jean-Jacques Glassner a beaucoup écrit sur le monde mésopotamien et l'histoire de l'écriture. Nous vous recommandons particulièrement pour lecture les ouvrages suivants :

Jean-Jacques Glassner, *Écrire à Sumer : l'invention du cunéiforme*, Paris, Seuil (Univers historique), 2000.

Jean-Jacques Glassner, *La Mésopotamie*, Paris, Belles-Lettres, 2002.

Jean-Jacques Glassner, *La Tour de Babylone : que reste-t-il de la Mésopotamie ?*, Paris, Seuil, 2003 (Coll. L'Avenir du passé).



4. Jean-Jacques Glassner, *La Mésopotamie*, Paris, Belles-Lettres, 2002.



Sur le conflit du Proche-Orient qui a occupé une grande place dans l'actualité de l'été 2006, voici deux articles intéressants d'Olivier Roy, un spécialiste de l'Islam, et pour lesquels il nous a donné les droits de reproduction. Nous le remercions.

L'Iran fait monter les enchères

La stratégie de tension que Téhéran organise hors de ses frontières inquiète ses voisins arabes

Jusqu'à présent, chacun des conflits du Moyen-Orient avait ses causes particulières et sa logique propre. Aujourd'hui, on assiste à une articulation de tous ces conflits, où l'élément-clé est l'émergence de l'Iran comme grande puissance régionale à potentialité nucléaire. Ce glissement entraîne des réajustements, voire des renversements d'alliances, fort complexes.

La crise entre le Hamas et Israël reste en fait bilatérale. Le Hamas subit une mutation difficile pour passer d'une logique militaire à une logique politique : se mêlent le pas en avant (envisager une reconnaissance d'Israël) et la provocation militaire (enlèvement d'un soldat), sans que l'on sache trop ce qui relève des luttes internes, d'un mauvais calcul politique ou d'incohérence. La réponse israélienne reste dans la logique de l'Etat hébreu envers toute autorité palestinienne : ne lui laisser le choix qu'entre la totale coopération avec Israël ou la disparition, toujours au profit de plus radicaux.

L'attaque du Hezbollah contre Israël, elle, est un tournant. Ici, il ne peut y avoir d'erreur de calcul : vu la réaction israélienne contre la bande de Gaza, le Hezbollah et ses deux parrains (l'Iran et la Syrie) savaient parfaitement que l'attaque serait suivie d'une nouvelle guerre du Liban. C'est donc ce qu'ils souhaitaient.

Le calcul de la Syrie est simple. Damas n'a jamais accepté son expulsion du Liban et cherche à y revenir. Dans le fond, un retour aux années 1980 arrange Damas : un gouvernement central libanais affaibli, un Hezbollah en première ligne contre Israël, et Damas redevient seul arbitre possible dans le pays du Cèdre. Il y a un risque : que les Israéliens décident une fois pour toutes de s'attaquer à la Syrie, qui est la véritable base arrière du Hezbollah. Reste qu'un renversement du régime de Bachar Al-Assad risque d'amener les Frères musulmans syriens au pouvoir.

Or, même si ceux-ci sont aujourd'hui plus proches de l'islam politique turc au pouvoir à Ankara (le Parti de la justice et

du développement-AKP) que du Hamas palestinien, les Israéliens ne veulent pas courir le risque de se retrouver entourés de régimes islamistes. Paradoxalement, c'est donc sa propre faiblesse qui est le meilleur rempart de la Syrie. Se sentant ainsi sanctuarisé, le régime de Damas peut continuer à entretenir la guerre au Liban, seule condition de son retour possible dans ce pays.

**L'Iran est le seul acteur à avoir
une stratégie cohérente où
les considérations de court terme
s'articulent sur une stratégie
de long terme.**

La clé de la situation actuelle est en Iran. Il est le seul acteur à avoir une stratégie cohérente où les considérations de court terme s'articulent sur une stratégie de long terme. Sur le court terme, il s'agit d'empêcher toute frappe aérienne contre ses installations nucléaires. Sur le long terme, l'Iran veut devenir la grande puissance régionale. Dans le premier cas, les adversaires sont avant tout les Américains et éventuellement les Européens ; dans le deuxième cas, ce sont ses voisins arabes. La dénonciation d'Israël est ici un moyen plus qu'une fin : elle permet de court-circuiter et d'embarrasser les régimes arabes tout en « externalisant » la crise dans les pays du Proche-Orient.

Lorsque, en 2004, les Européens se sont placés en première ligne pour bloquer le programme nucléaire iranien, ils n'ont agi que dans une perspective étroitement bilatérale : la communauté internationale contre l'Iran. Ils ont mis au point un programme graduel de sanctions et d'incitations pour contraindre les Iraniens à céder, mais sans tenir compte de la situation régionale. Or la réponse iranienne fut à la fois d'internationaliser et d'accélérer la crise. Très habilement, l'Iran a mis en avant les conflits

« secondaires » (Israël-Palestine ; Israël-Hezbollah) pour éviter tout choc frontal.

Le régime iranien a donc délibérément choisi l'escalade, notamment avec les déclarations anti-israéliennes d'Achmadinejad à l'automne 2005. Il a aussi choisi lui-même le terrain d'affrontement en profitant des tensions entre Israël et le Hamas, tout en gardant un profil beaucoup plus bas sur ses frontières proches (Irak, Afghanistan), où de toute façon le temps joue pour lui.

Personne à Téhéran ne pense sérieusement que l'Etat d'Israël soit menacé par une attaque en tenaille du Hamas et du Hezbollah. L'idée est plutôt de délibérément faire monter les enchères pour faire sentir aux Occidentaux ce qu'une extension de la crise à l'Iran pourrait leur coûter (crise de l'énergie, enlèvement en Irak et en Afghanistan), sans se trouver eux-mêmes en première ligne. C'est une façon de sanctuariser le pays.

Téhéran rejoue donc le « front du refus » : celui des pays et mouvements arabes opposés à toute reconnaissance d'Israël, de la Syrie au Hezbollah en passant par la « rue arabe ». Le discours officiel est donc panislamiste et joue sur la corde de l'anti-impérialisme, du nationalisme arabe et de l'antisémitisme.

Mais, derrière cette habile manipulation de conflits extérieurs, Téhéran a évidemment une stratégie de long terme : devenir la grande puissance régionale au détriment de ses voisins arabes. La carte que l'Iran joue ici, outre bien sûr celle de sa capacité nucléaire, est l'arc chiite, de l'Irak au Hezbollah, en passant par le régime syrien. La montée en puissance du chiisme se fait à l'encontre de l'alliance des deux forces qui avaient soutenu l'Irak de Saddam Hussein dans sa guerre contre l'Iran (1980-1988) : l'islamisme sunnite et le nationalisme arabe.

Dans le fond, la génération des anciens combattants iraniens, dont Achmadinejad est représentatif, refait la guerre qu'elle a perdue. De plus, cette alliance de fait entre islam sunnite et nationalisme arabe constitue le cœur de l'opposition des Irakiens



Moyen-Orient: empêcher la jonction des forces radicales et extrémistes

sunnites à la montée en puissance des chiites. De fait, aujourd'hui, en Irak, les ennemis des sunnites apparaissent de moins en moins être les Américains et de plus en plus les chiites, comme le montre l'évolution des pertes et des attaques dans le pays.

Les régimes sunnites arabes (Jordanie, Arabie saoudite, pays du Golfe) voient désormais dans cet arc chiite la plus importante des menaces et n'hésitent plus à se désolidariser ouvertement de la nouvelle aventure contre Israël. Dans ce contexte, le Hamas va vite se trouver au cœur de la contradiction : soit en rajouter dans l'escalade militaire et n'être plus alors qu'une courroie de transmission d'intérêts étrangers chiites, soit s'affirmer comme acteur politique nationaliste.

Mais, dans ce dernier cas, encore faut-il qu'Israël accepte de négocier avec le Hamas, ce qui est peu probable. De même au Liban, il reste à savoir quelle logique va l'emporter chez les non-chiites : solidarité avec le Hezbollah ou au contraire opposition à une aventure qui n'a plus rien à voir avec les intérêts nationaux libanais. Partout les sunnites vont être amenés à faire des choix par rapport aux forces chiites qui mènent le jeu aujourd'hui. Encore faut-il que ces mouvements sunnites puissent justement entrer dans une logique politique de négociations. Ce qui suppose qu'Israël sélectionne soigneusement ses cibles au Liban et garde la porte ouverte avec la branche politique du Hamas. Mais il faut également que les régimes sunnites cessent leur rhétorique stérile qui les amène à soutenir en parole des mouvements dont ils souhaitent la défaite.

Plus que jamais c'est la voie politique qui doit s'imposer : cette voie n'est pas forcément celle de la diplomatie, mais celle de l'ajustement de la force militaire à des fins politiques.

Olivier Roy

Islamologue, Directeur de recherche au CNRS,
Paris, France

Article publié dans le journal *Le Monde*,
le 21 juillet 2006.

Avec l'aggravation de la guerre au Liban et la mise au jour d'un complot terroriste à Londres, l'actualité de ces derniers jours l'illustre abondamment : deux logiques profondes sont à l'œuvre au Moyen-Orient. D'une part, la recreation d'un «*front du refus*» anti-israélien, mais, cette fois, sous l'égide de l'Iran ; d'autre part, un clivage croissant entre chiites et sunnites qui atteint son paroxysme en Irak et menace de s'étendre à la toute la zone.

En soi, ces deux tendances ne sont pas nouvelles. Le Front du refus est apparu à la fin des années 1970, quand l'Égypte a entamé un processus de reconnaissance d'Israël, qui a culminé dans les accords d'Oslo. Et le clivage chiite-sunnite s'est développé dès la victoire de la révolution iranienne en 1979, mais surtout lors de la guerre entre l'Irak et l'Iran. On a assisté alors à une alliance contre l'Iran entre nationalisme arabe et sunnisme conservateur, sous la houlette de l'Arabie saoudite, mais aussi, ne l'oublions pas, du Pakistan.

Les premières attaques systématiques de groupes militants sunnites armés contre les chiites ont de fait commencé au Pakistan, vers 1985. Depuis, on a assisté à une sur-enchère entre groupes radicaux sunnites (dont al-Qaïda est le prototype) et le régime iranien. Les milieux salafistes et wahhabites, longtemps soutiens de Ben Laden, se sont lancés dans une campagne d'anathème contre les chiites, accusés d'hérésie. Les Iraniens, quant à eux, ont toujours rêvé de prendre la tête de l'ensemble de la contestation islamique, mais se sont, dès 1980, trouvés réduits au soutien d'une partie des communautés chiites de la région. De plus, ils n'ont même pas réussi à unifier, tant politiquement que religieusement, l'ensemble des chiites sous la houlette du guide de la révolution.

Mais, la nouveauté, c'est que l'intervention américaine en Irak a changé la donne. Alors que les Américains voient dans l'Iran un Etat terroriste, ils se sont paradoxalement retrouvés dans le même camp que les Iraniens en Irak – et en Afghanistan. Quelle que soit l'issue de guerre en Irak, les chiites irakiens sont les grands vainqueurs de

l'intervention américaine. Cette montée en puissance des chiites dans la région du Golfe (également perceptible à Bahreïn, Koweït et au nord-est de l'Arabie saoudite), dans ce qui constitue l'essentiel des zones pétrolières, a inspiré une vive inquiétude aux régimes sunnites arabes conservateurs de la région.

Quelle que soit l'issue de la guerre en Irak, les chiites irakiens sont les grands vainqueurs de l'intervention américaine.

Fantasme ou réalité, la référence au péril chiite est devenue centrale dans les discussions politiques. L'alliance entre nationalistes arabes et salafites sunnites s'est reconstituée ainsi dans le nord de l'Irak, sous l'impulsion de radicaux comme Zarqaoui, et avec une certaine bienveillance des milieux conservateurs arabes, tant dans le Golfe qu'en Jordanie. Zarqaoui s'est lancé dans un djihad violent contre les chiites en Irak. L'axe qui avait permis de limiter l'expansion de la révolution islamique iranienne s'est ainsi reconstitué. Sauf que, cette fois, les Américains se retrouvaient objectivement dans le camp de l'Iran.

L'obsession iranienne a toujours été de contourner ce front arabo-sunnite pour se positionner en champion de la cause arabomusulmane au Moyen-Orient, tout en maîtrisant et instrumentalisant les réseaux chiites. Aujourd'hui, l'Iran est en passe de réussir, grâce au coup de bluff d'Ahmedinejad, à l'incohérence des politiques occidentales, à la violence de la réaction israélienne et à la paralysie des régimes arabes sunnites. La seule cause qui permet de connecter le front arabo-sunnite et le radicalisme chiite est la Palestine ; plus précisément, toute conjonction entre le Hamas et le Hezbollah permet à l'Iran d'articuler ses deux stratégies. Ahmedinejad a donc commencé par prendre des positions en flèche sur l'«*illégitimité*» d'Israël, thème évidemment porteur dans la région, tout en armant et équipant le Hezbollah.



D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?



On peut gloser sur les causes qui ont poussé la branche armée du Hamas à capturer un soldat israélien en juin dernier; mais, vu la réaction israélienne, il est difficile de croire que le Hezbollah ne s'attendait pas à une attaque israélienne après avoir à son tour capturé deux soldats. En tout cas, il était prêt à la guerre. Toujours est-il que la brutale connexion entre le conflit israélo-palestinien et israélo-hezbollah a permis à l'Iran de fusionner Front du refus et arc chiite. Pour le moment, elle a aussi permis à Téhéran de gagner sur tous les tableaux.

Les milieux salafistes et wahhabites ne s'y sont pas trompés, contraints, d'un seul coup, comme le montrent leurs déclarations récentes, à mettre un bémol à leur diabolisation des chiites et à reconnaître en Nasrallah un héros de la cause arabo-

musulmane, ce que la rue arabe a fait depuis longtemps. Les Saoudiens et les Jordaniens, après avoir blâmé le Hezbollah pour le déclenchement de la crise, ont dû faire marche arrière et se retrouvent, comme le régime égyptien, en spectateurs.

**Sauf que, cette fois, les Américains
se retrouvaient objectivement
dans le camp de l'Iran.**

Les Européens continuent de pratiquer une diplomatie cloisonnée, en traînant l'Iran devant le Conseil de sécurité pour son programme nucléaire, tout en appelant, par la voix du ministre français des Affaires étrangères, à l'intégrer dans la recherche d'une solution au Liban, comme facteur de...

bilisation (alors qu'une des motivations de l'Iran de jouer la crise au Proche-Orient est précisément de pouvoir continuer son programme nucléaire).

Les Américains sont, quant à eux, dans une situation particulièrement schizophrène: ils refusent de parler aux «*Etats voyous*», mais ont renoncé à les démocratiser, par crainte, dans le cas de la Syrie, d'une victoire des Frères musulmans et, dans le cas de l'Iran, d'une aggravation de la situation en Irak et dans le Golfe. Bref, on parle de guerre sans la faire et on refuse la diplomatie, ce qui a pour conséquence de laisser le champ libre à Damas et à Téhéran.

Quant à Israël, en bombardant tout le Liban, il a réuni chiites, sunnites et chrétiens, même provisoirement. Mais l'occasion de jouer une stratégie complexe de division et d'isolement des forces radicales au Moyen-Orient a été perdue, même si le soutien au Hezbollah reste très fragile au Liban. Surtout, Israël n'a plus de politique, sinon la bunkérisation et la destruction de toute force menaçante dans l'espèce de *no man's land* qu'il crée, de la bande de Gaza au fleuve Litani. Or il n'existe pas de solution militaire durable. Seul un accord politique de long terme peut stabiliser la région.

**Mais l'occasion de jouer une stratégie
complexe de division et d'isolement
des forces radicales au Moyen-Orient
a été perdue [...]**

Pour cela, il faut à nouveau dissocier les deux tendances lourdes de la région, et donc, commencer par traiter différemment le Hamas (avec qui il faudra bien négocier) du Hezbollah (qu'on ne peut isoler qu'en négociant avec les autres forces politiques libanaises et arabes). Bref, il faut retrouver la spécificité de chaque conflit, au lieu de se gargariser de termes vagues et inopérants comme «*guerre au terrorisme*» ou «*fascisme islamique*».

Olivier Roy

Islamologue, Directeur de recherche au CNRS,
Paris, France, spécialiste du Moyen-Orient et de
l'Asie centrale, auteur de *La Laïcité face à l'islam*
(Stock), *Les Illusions du 11 Septembre* et
L'Islam mondialisé (Seuil).

Cet article a été publié le 12 août 2006
dans le journal *Le Figaro*.

Martine Dumais



Mosquée dans la vieille ville de Rhodes.

Histoire ou héritage?

Quand j'ai commencé à donner le cours d'« Histoire occidentale: continuité et ruptures », dans le programme de Sciences, lettres et arts (SLA), j'ai été un peu étonné de voir comment le Ministère de l'éducation du Québec voulait qu'on enseigne ce cours. Les « objectifs et standards » imposés pour ce cours sont en fait assez différents de ceux qu'on impose pour le cours d'« Initiation à l'histoire de la civilisation occidentale », dans le programme de Sciences humaines.

Bien sûr, je m'attendais à ce que le cours du SLA soit conçu de façon différente, puisque les deux programmes ont quand même des objectifs assez éloignés, l'un de l'autre. Je ne m'attendais pas, cependant, même dans un programme appelé Sciences, lettres et arts, à un si fort accent sur l'héritage et les legs de la civilisation occidentale, en même temps qu'une dévalorisation relative des éléments scientifiques de l'analyse historique.

En Sciences humaines, le MELS ne mentionne même pas l'héritage dans leurs objectifs et standards, mettant tout l'accent sur l'histoire en tant que science. Par exemple, l'historiographie et les documents d'archives sont très importants en Sciences humaines, tandis qu'en Sciences, lettres et arts, il n'est pas question d'historiographie, et les documents d'archives sont remplacés par des « sources documentaires ». Est-ce que le MELS s'attend à ce qu'on donne le cours de façon davantage scientifique dans un programme et de façon moins scientifique dans l'autre?

Or, j'ai eu le même étonnement en lisant le dernier numéro (printemps 2006) du *Bulletin d'histoire politique*, consacré au dixième anniversaire du rapport Lacoursière sur l'enseignement de l'histoire. Évidemment, les auteurs des articles parus dans ce dossier parlent des cours d'histoire enseignés au secondaire, surtout du cours d'histoire nationale (Canada-Québec), plutôt que des cours enseignés au collégial, comme celui d'histoire de la civilisation occidentale.

Ce qui m'a fasciné dans cette lecture, toutefois, c'est que les auteurs de ces articles ne semblent pas voir, pas plus que les auteurs des objectifs et standards des programmes du collégial, la contradiction que je trouve évidente entre l'enseignement d'un cours d'histoire, en tant que transmission des découvertes d'une science théoriquement universelle, et l'enseignement d'un cours d'histoire en tant que transmission des valeurs liées à un patrimoine, ou à un

héritage particulier. Tout le monde semble penser qu'un professeur peut facilement donner un cours incorporant chacune de ces deux approches.

Il me semble que l'histoire en tant que science doit nécessairement s'opposer à l'histoire en tant qu'héritage, ou patrimoine.

À mon avis, quel que soit le cours d'histoire enseigné et quel que soit le niveau d'enseignement, ceci est carrément impossible. Ou bien on donne le cours en essayant de séparer la réalité historique de la mythologie nationale ou culturelle, ou bien on donne le cours en essayant de conforter l'une ou l'autre de ces interprétations mythiques. Il me semble que l'histoire en tant que science doit nécessairement s'opposer à l'histoire en tant qu'héritage, ou patrimoine.

Bien sûr, c'est un peu plus compliqué que de s'interroger sur les récits des grands héros d'autrefois, pour découvrir, par exemple, qui a été le plus grand ivrogne de l'histoire canadienne, Dollard des Ormeaux ou John A. Macdonald. De nos jours, ce n'est pas tant l'hagiographie primaire qui semble être visée par la plupart des partisans de l'identité culturelle, que l'héritage des grandes valeurs telles que la démocratie et les droits civiques.

Toutefois, il me semble qu'un enseignant qui voudrait être guidé par un minimum d'esprit scientifique ne peut pas se contenter de ne parler que de l'arrivée bienheureuse de telle ou telle constitution républicaine, ou de telle ou telle charte des droits. La leçon d'éducation civique ne doit pas uniquement se coller au mythe, comme si nos libertés actuelles ne devaient leur existence qu'à l'immaculée conception des idées Lumières.

Pour bien introduire un concept comme la démocratie dans un cours, il faudrait plutôt expliquer, ou bien s'arranger pour que les élèves le découvrent par eux-mêmes, que notre nation ou notre civilisation n'a jamais été si démocratique que ça. Il faut s'assurer que les jeunes apprennent que n'importe quel événement majeur (guerre mondiale, grève générale, crise économique, tentative de sécession, acte terroriste) est capable de mettre la démocratie, et les droits civiques, en sourdine pendant plusieurs années,

quelque soit la nation ou la civilisation concernée.

Il ne s'agit pas, toutefois, de succomber au relativisme culturel, en prétendant, par exemple, que la civilisation arabo-musulmane a toujours été aussi démocratique que la civilisation occidentale. J'ai donné le cours d'histoire du tiers-monde assez souvent pour savoir que les autres civilisations n'ont pas souvent été plus civilisées que la civilisation occidentale. Ce qu'il faut, c'est de souligner le fait que chaque discours identitaire est nécessairement basé sur des mensonges, qui sont parfois assez difficiles à repérer.

C'est pourquoi il me semble qu'enseigner l'histoire et l'héritage ensemble, comme une salade mixte, c'est un peu comme être forcé d'enseigner, dans un cours de biologie, la théorie de l'évolution comme possédant la même capacité explicative que le créationnisme, ou de mettre sur un même pied d'égalité, dans un cours de physique, l'astronomie et l'astrologie. Malheureusement, la plupart du temps, l'éducation à la citoyenneté fait du civisme, ou du patrimoine culturel, une sorte de religion séculière et téléologique, aussi éloignée de la réalité historique que les grands mythes des religions révélées. Dans un cours d'histoire, il faut qu'on soit autorisé à séparer le bon grain de l'ivraie.

Cela dit, dans tous nos cours d'histoire, quelque soit le programme, nous devons quand même livrer la marchandise. Nous n'avons pas le droit, il me semble, d'ignorer l'existence même du discours identitaire, et pas seulement parce que ce discours fait parfois partie des éléments de compétence, imposés par le gouvernement. Nous devons identifier (ou faire identifier par les élèves) plusieurs des documents et des événements qui sont à l'origine de ce discours et expliquer pourquoi les croyants actuels semblent penser que ces documents et ces événements sont à l'origine de leur vision, idéalisée, de l'Occident.

Toutefois, si nous voulons rester fidèles à notre formation universitaire en histoire, nous devons aussi souligner l'existence de cette grande contradiction entre histoire et héritage, et insister sur le fait qu'une certaine hypocrisie semble encore très bien enracinée dans le discours de plusieurs de nos experts.

Kevin Henley

Collège de Maisonneuve



D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?



De la Somme à l'Afghanistan

En juillet 1916, la Première Guerre mondiale opposant l'Austro-Hongrie et l'Allemagne aux Alliés dure depuis deux ans déjà. Dès les premières semaines de combat en août 1914, les troupes allemandes avaient rapidement envahi la Belgique (ce qui avait forcé l'entrée en guerre de l'Angleterre) puis l'est de la France.

Lorsque la bataille de la Somme, comme on l'appelle, débuta le 1^{er} juillet 1916, l'objectif des alliés était de reprendre du terrain conquis par les Allemands tout en forçant ces derniers à se défendre dans ce secteur. En effet, les Français parvenaient alors à peine à contenir les Allemands à Verdun : attaquer sur une autre partie du front allait forcer les Allemands à redéployer leurs troupes.

Le 15 septembre 1916, la 5^e Brigade de la 2^e Division canadienne est massée tout près de Courcellette, un petit village de la Somme occupé par les Allemands. Près à l'attaque, les hommes attendent le signal de se lancer à l'assaut. Pour beaucoup d'entre eux, ce serait le dernier combat. Parmi eux se trouvaient les hommes du 22^e Bataillon (Canadiens français) pour qui cette attaque revêtait une importance toute particulière.

Levé en octobre 1914, le 22^e Bataillon était le fruit de longues discussions entre un groupe de citoyens montréalais influents et le gouvernement fédéral. Pour des raisons de langue et de religion, les Québécois avait réclamé la création d'un bataillon composé de francophones. Après plusieurs

semaines de discussion, Ottawa avait finalement cédé aux pressions. Ce 22^e Bataillon allait être le seul composé de Canadiens français à se battre dans les tranchées.

Le 22^e Bataillon traversa en Angleterre en mai 1915 puis partit pour le front en septembre 1915. Un an plus tard, après plusieurs batailles importantes, le bataillon se retrouve devant Courcellette : c'est la première fois qu'on lui accorde le privilège de mener l'assaut.

Quelques instants avant le début de l'assaut, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay s'adressa à ses hommes :

« Nous allons à l'assaut d'un village qui s'appelle Courcellette. Celui-là, nous allons le prendre. Quand nous l'aurons pris, nous allons le garder et y tenir jusqu'au dernier homme. C'est notre première grande attaque. Il faut qu'elle soit un succès pour l'honneur de tous les Canadiens français que nous représentons en France. Je puis facilement lire sur la figure des hommes ce qu'ils ne peuvent dire : leur enthousiasme, leur détermination. Tous mes officiers sont remplis d'ardeur. »

À Courcellette, le Bataillon repousse quinze contre-attaques allemandes, et pas un seul centimètre de terrain n'est cédé à l'ennemi. Au cours de cette bataille mémorable, le 22^e Bataillon s'est taillé une réputation internationale.

L'assaut donné ce jour-là à Courcellette par le 22^e Bataillon fut un très grand fait d'armes. La bataille qui dura plus de deux



Musée du Royal 22^e Régiment

Bataille de Courcellette

jours décima l'unité, mais le bataillon reçut des renforts et participa à plusieurs autres grandes batailles.

Deux cent trente-six officiers et cinq mille six cent soixante-treize sous-officiers et soldats servent avec le 22^e Bataillon durant la Première Guerre mondiale. De ce nombre, 137 officiers et 3884 sous-officiers et soldats sont tués ou blessés.

80 ANS PLUS TARD

Le 22^e Bataillon revint au pays en 1919. D'abord démobilisé, il fut bientôt réactivé sous le nom de Royal 22^e Régiment, dont la langue officielle de commandement est le français.

L'unité participa à la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945), se distinguant dans les campagnes militaires de Sicile, d'Italie et de libération de la Hollande. Le régiment prit aussi part à aux combats lors de la Guerre de Corée.

S'adaptant constamment aux changements sociaux et politiques qui marquèrent le XX^e siècle, le Royal 22^e Régiment a pris part à plusieurs missions de maintien de la paix (Bosnie, Haïti, Afghanistan, etc.) sous l'égide des Nations Unies.

L'histoire du Royal 22^e Régiment, de sa formation à nos jours, reflète l'évolution de la société dans laquelle il évolue. Des batailles sanglantes gagnées à la baïonnette lors de la Première Guerre mondiale, comme à Courcellette, aux déserts de l'Afghanistan pour y maintenir la paix, ce régiment unique au Canada est fier de sa devise « Je me souviens ». C'est d'ailleurs pour faire connaître son histoire que la Citadelle de Québec, maison-mère du Royal 22^e Régiment, accueille chaque année des milliers d'élèves pour des visites guidées.

Marcelle Cinq-Mars

Archiviste

Musée du Royal 22^e Régiment

www.lacitadelle.qc.ca



Musée du Royal 22^e Régiment

Le 22^e bataillon

Cinquième édition des Journées des Sciences de la religion du Cégep de Sainte-Foy

LE CHRISTIANISME

Cette année, du 13 au 17 novembre, ce sont les principales dénominations chrétiennes qui seront à l'honneur dans le cadre de la cinquième édition des Journées des Sciences de la religion du Cégep de Sainte-Foy. Au soir du 13 novembre, c'est le célèbre *Jireh Gospel Choir* de Montréal qui lancera cette importante édition, dès 19 h 30, à la Salle Albert-Rousseau.

Plus de quarante activités pédagogiques réparties entre les quatre Volets habituels — Découverte, Conférence, Rencontre et Culture — font partie de la programmation officielle. Soulignons, entre autres, les deux expositions thématiques sur le christianisme aux Galeries Trompe-l'œil et La Clarté-Dieu au 1535 chemin Sainte-Foy, la projection du film *Le Pardon* en présence du réalisateur Denis Boivin, la conférence sur

saint Thomas d'Aquin de M. Pietro Boglioni, professeur titulaire au département d'histoire de l'Université de Montréal, la rencontre avec l'écrivain Pan Bouyoucas, bien connu pour son roman *Anna Pourquoi* qui lui a valu le Prix des Collégiens du Québec 2005, la prestation de la chorale du Cégep de Sainte-Foy qui nous propose de découvrir l'univers musical de différentes confessions chrétiennes, la finale de l'édition spéciale du concours Athéna s'adressant aux étudiants du programme Histoire et

Civilisation, les ateliers d'enluminure et de calligraphie latine, sans oublier la liturgie des Laudes du 32^e dimanche du Temps Ordinaire qui ouvrira chacune des journées de l'événement.

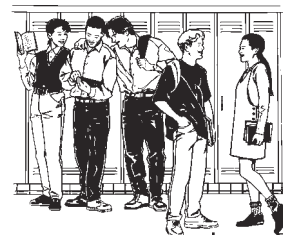
La programmation complète devrait être disponible sur le site web du Cégep de Sainte-Foy (www.cegep-ste-foy.qc.ca) dès la fin du mois d'octobre.

Daniel Gignac
Cégep de Sainte-Foy

Pour plus de renseignements, bien vouloir s'adresser à :

Daniel Gignac
Sciences de la religion
Principal organisateur des Journées des Sciences de la religion du Cégep de Sainte-Foy
daniel.gignac@cegep-ste-foy.qc.ca
1-418-659-6600, poste 6311

Hélène Poulin
Service des activités socioculturelles et communautaires du Cégep de Sainte-Foy
helene.poulin@cegep-ste-foy.qc.ca
1-418-659-6600, poste 4568



Visite de M. Joseph Façal au Collège François-Xavier-Garneau « Les sciences humaines, ça mène à tout »

Le 4 avril dernier, dans le cadre des mardis des sciences humaines, M. Joseph Façal, ancien élève du Collège et ex-député et ministre du Parti Québécois, est venu prononcer une conférence portant sur le lien entre ses études en sciences humaines et son parcours professionnel. Tenu au Centre de démonstration en sciences physiques, cette activité a attiré quelques dizaines de personnes qui en sont ressorties enchantées.

M. Façal nous a d'abord raconté sa carrière depuis ses études au cégep à la fin des années 1970, alors que moins de 2 000 élèves le fréquentaient (quel choc ce fut pour lui de voir le campus actuel avec ses 6 000 élèves et ses 600 enseignants!), jusqu'à ses activités actuelles de professeur à l'École des Hautes Études Commerciales et de journaliste. Il nous a parlé de ses études de maîtrise en Sciences politiques à l'Université du Québec à Montréal, où son directeur de mémoire fut nul autre que M. Stéphane Dion, lui-même ancien de Garneau et futur ministre fédéral avec lequel il en découdrait comme ministre des Affaires intergouvernementales dans les

années 1990. Il nous a ensuite raconté son année et demie comme étudiant au doctorat en sociologie à la Sorbonne (Paris) et son engagement en politique provinciale en 1989 sous la bannière du Parti Québécois, M. Parizeau, alors chef du parti, l'ayant fermement et sagement enjoint à terminer sa thèse avant de faire le saut (« Finissez d'abord votre thèse, jeune homme »). Enfin, il nous a expliqué son passage à l'Assemblée nationale ainsi que les postes ministériels qu'il a occupés de 1994 à 2003 (Immigration et Services aux citoyens; Affaires intergouvernementales; Conseil du Trésor), date de son retrait volontaire (et temporaire?) de la vie politique pour des raisons familiales.

Pendant cette narration et après celle-ci, il a clairement fait ressortir en quoi sa formation en sciences humaines, aussi bien au niveau collégial qu'à l'université, a été un atout pour lui et comment elle l'a préparé à occuper toutes les fonctions qui furent les siennes, aussi bien en politique que dans d'autres domaines. Il a aussi insisté sur le fait qu'en ce début du XXI^e siècle, période de changements rapides et d'incertitude

idéologique et politique, ce type de formation, avec les habiletés intellectuelles qu'elle procure, notamment la capacité analytique et l'esprit de synthèse, est devenue une des plus importantes pour assurer la sauvegarde de nos valeurs fondamentales et la bonne gouvernance de nos sociétés. Malgré son affirmation selon laquelle « les sciences humaines, ça mène à tout », j'avoue toutefois modestement que je me sens pas encore prêt à réaliser une greffe cardiaque.

La conférence s'est terminée sur une période de questions détendue où plusieurs élèves sont intervenus et au cours de laquelle, bien sûr, la politique et l'écologie ont bientôt repris le dessus du pavé.

Marc Simard
Collège François-Xavier-Garneau

L'histoire et le cinéma:

une relation presque vieille comme le 7^e art

Le cinéma et l'Histoire entretiennent une relation de proximité depuis les débuts du 7^e art. Nous n'avons qu'à penser aux films de l'Américain David D. Griffith, que ce soit « Naissance d'une nation » (1914) ou *Intolérance* (1916). Les films de fiction peuvent devenir une stratégie d'enseignement ou d'apprentissage, une illustration durant un cours ou toute autre idée qui viendra à l'esprit d'un professeur créatif. Voici donc quelques titres dans une liste non exhaustive que nous pourrions enrichir au fil des conversations et des années. Bon cinéma !

1.0 QUELQUES EXEMPLES POUR LES COURS SUR LA CIVILISATION OCCIDENTALE

1.1 Antiquité

Les dix commandements (1956)
de C. de Mille (Égypte/Hébreux)

Les 300 Spartiates (1962)
de R. Maté (bataille de Thermopyles)

Cléopâtre (1963)
de J. Mankiewicz (aussi autres versions ;
13 versions au total)

Troie (2004)
de W. Petersen (Guerre de Troie)

Alexandre le Grand (1956)
de R. Rossen

Alexandre le Grand (2004)
d'O. Stone

Jules César (1953)
de J. Mankiewicz (adaptation
de la pièce de W. Shakespeare)

Ben-Hur (1959)
de W. Wyler
(période romaine impériale)

Auguste (2003)
de R. Young

Moi, Claude empereur (1977)
(série télévisée) de H. Wise (BBC)

Les derniers jours de Pompéi
(plusieurs versions: 1908, 1913, 1926,
1935, 1937, 1955, 1960, 1984 et...)

Quo Vadis (1951)
de M. Le Roy
(période romaine impériale)

Spartacus (1960)
de S. Kubrick (révolte de Spartacus ;
période romaine)



Gladiateur (2000)
de R. Scott (période romaine
impériale/II^e s. ap. J.-C.)

Empire (2005)
(série télévisée d'ABC)

Rome (2005)
de M. Apted et coll.
(série télévisée de HBO)

1.2 Moyen-Âge

Un lion en hiver (1968)
d'A. Harvey (Aliénor d'Aquitaine
et ses fils/XII^e s.)

Le nom de la rose (1986)
de J.-J. Annaud (monastères
au Moyen Âge/XIV^e s.)

Les rois maudits (série télévisée)
2^e version de J. Dayan en 2005 ;
version classique de C. Barma de 1963)

Jeanne d'Arc
(différentes versions)

Le Royaume des cieux (2005)
de R. Scott (croisades)

Cœur Vaillant (1995)
de M. Gibson (Écosse au XIII^e s.)

1492: la conquête du paradis
(1992)
de R. Scott (Christophe Colomb
et la découverte de l'Amérique)

Un homme pour l'éternité (1966)
de F. Zinnemann (Thomas More)

La controverse de Valladolid
(1991)
de J.-D. Verhaegne

1.3 Époque moderne

Galilée ou l'amour de Dieu
(2006)
de J.-D. Verhaegne

Le retour de Martin Guerre (1982)
de D. Vigne (XVI^e s./campagnes)

Luther (2002)
d'E. Till

Anne des mille jours (1969)
de C. Jarrot (Henri VIII)

La reine Margot (1994)
de P. Chéreau (Marguerite de Navarre,
épouse d'Henri IV)

L'extase et l'agonie (1965)
de C. Reed (Michel-Ange
et le pape Jules II)

Mission (1986)
de R. Joffe (missionnaires
en Amérique latine/XVIII^e s.)

Elizabeth (1998)
de S. Kabur (règne d'Elizabeth I
d'Angleterre)

Elizabeth I (2005)
de T. Hooper

Nouveau Monde (2005)
de T. Malick (colonisation
de la Nouvelle-Angleterre)

La jeune fille à la perle (2003)
de P. Webber (peintre Vermeer)

Rembrandt (1999)
de C. Matton

Amadeus (1984)
de M. Forman

Si Versailles m'était contée (1953)
de S. Guitry (histoire de France:
Louis XIII, Louis XIV...)

*La prise du pouvoir
par Louis XIV* (1966)
de R. Rossellini

Le roi danse (2000)
de G. Corbiau (Louis XIV)

Molière (1977)
d'A. Mnouchkine

Vatel (2000)
de R. Joffe

Le souper (1992)
d'E. Molinaro (Talleyrand/Fouché)

La nuit de Varennes (1982)
d'E. Scola (Louis XVI)

Révolution française (1989)
de R. Enrico

Marie-Antoinette (2006)
de S. Coppola

Marie-Antoinette (2006)
d'Y. Simoneau

Danton (1982)
d'A. Wajda

Ridicule (1997)
de P. Leconte (Europe des Lumières)

Beaumarchais l'insolent (1996)
d'É. Molinaro

Napoléon (2002)
de Y. Simoneau (mini-série télévisée)

Les Misérables
(différentes versions, dont celle
de B. August en 1998)

Germinal (1993)
de C. Berri (Révolution industrielle)

Guerre et Paix (1956)
de K. Widor (Russie au 19^e s.)

Autant en emporte le vent (1939)
de V. Fleming (Guerre de Sécession
américaine)

2.0 QUELQUES EXEMPLES POUR LE COURS SUR LE XX^e SIÈCLE

Nuit et brouillard (1955)
d'A. Resnais (1^{er} documentaire fait
sur Shoah)

Le cuirassé Potemkine (1925)
de S. Eisenstein (1905 en Russie)

Le triomphe de la volonté (1935)
de L. Riefensthal

La grande illusion (1937)
de J. Renoir (1^{re} Guerre mondiale)

Le dictateur (1940)
de C. Chaplin (fascisme)

Les raisins de la colère (1940)
de J. Ford (crise économique)



Casablanca (1942)
de M. Curtiz (2^e Guerre mondiale
en Afrique du Nord)

La bataille du rail (1946)
de R. Clément (2^e Guerre mondiale)

Le troisième homme (1949)
de C. Reed (Vienne, après
la 2^e Guerre mondiale)

La traversée de Paris (1956)
de C. Autant-Lara
(collaboration durant
2^e Guerre mondiale)

Le pont de la rivière Kwai (1957)
de D. Lean (2^e Guerre mondiale
en Asie)

Hiroshima, mon amour (1959)
d'A. Resnais

Exodus (1960)
d'O. Preminger (naissance d'Israël)

Jugement à Nuremberg (1961)
de S. Kramer

Lawrence d'Arabie (1962)
de D. Lean (les Anglais au Proche-Orient
durant la 1^{re} Guerre mondiale)

Le jour le plus long
de K. Annakin et D. Zanuck (1962)
(débarquement de Normandie)

Docteur Folamour (1963)
de S. Kubrick (menace atomique;
guerre froide)

Le docteur Jivago (1965)
de D. Lean (Révolution russe)

La grande vadrouille (1966)
de G. Oury (2^e Guerre mondiale)

Paris brûle-t-il? (1967)
de R. Clément (2^e Guerre mondiale)

Les damnés (1968)
de L. Visconti (montée du nazisme
en Allemagne)

Le jardin des Fitzi-Conti (1970)
de V. De Sica (2^e Guerre mondiale
en Italie)

L'aveu (1970)
de C. Costa-Gavras
(communisme en Tchécoslovaquie)



Patton (1970)
de F.J. Schaffner

M.A.S.H. (1970)
de R. Altman (Guerre de Corée)

Nicolas et Alexandra (1971)
de F. Schaffner (fin du tsarisme
en Russie)

Sacco et Vanzetti (1971)
de G. Montaldo (années 20 aux É-U)

Apocalypse now (1972)
de F. Ford Coppola
(Guerre du Vietnam)

Z (1972)
de C. Costa-Gavras
(coup des colonels en Grèce)

État de siège (1973)
de C. Costa-Gavras (dictature
en Amérique latine)

Nos plus belles années
(*The way we were*) (1973)
de S. Pollack (maccarthysme)

Lacombe Lucien (1974)
de L. Malle (collaboration/
2^e Guerre mondiale)

Le vieux fusil (1975)
de R. Enrico (2^e Guerre mondiale)

1900 (1976)
de B. Bertolucci (1900-1950 en Italie)

Les hommes du président
(1976)
de A. J. Pakula (Watergate)

L'Homme de marbre (1976)
de A. Wajda (communisme en Pologne)

Une journée particulière (1977)
de E. Scola (fascisme en Italie)

MacArthur, le général rebelle
(1977)
de J. Sargent

Le retour (Coming home) (1978)
de H. Ashby (Guerre du Vietnam)

Le tambour (1979)
de V. Schlöndorff (2^e Guerre mondiale
en Allemagne)

Le dernier métro (1980)
de F. Truffaut
(2^e Guerre mondiale en France)

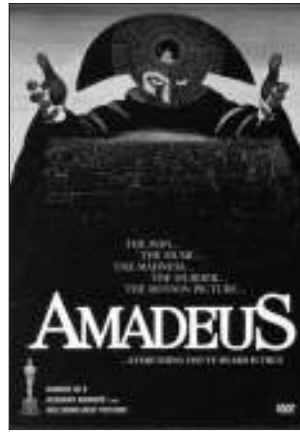
Les Rouges/Reds (1981)
de W. Beatty (Révolution russe)

Les uns et les autres (1981)
de C. Lelouch (2^e Guerre mondiale)

Les chariots de feu (1981)
de H. Hudson (Jeux olympiques
de Paris en 1924)

Gandhi (1982)
de R. Attenborough

Porté disparu/Missing (1982)
de Costa-Gavras (dictature
en Amérique latine)



Né le 4 juillet (1982)
d'O. Stone (Guerre du Vietnam)

Au nom de tous les miens
(1983)
de R. Enrico (2^e Guerre
mondiale)

L'étoffe des héros (1983)
de P. Kaufman (course de
l'espace)

La déchirure/The Killing Fields
(1984)
de R. Joffe (génocide au Cambodge)

Das Boot (1985)
de W. Petersen (2^e Guerre mondiale)

Platoon (1986)
d'O. Stone (Guerre du Vietnam)

Au revoir les enfants (1987)
de L. Malle (2^e Guerre mondiale)

Le dernier empereur (1987)
de B. Bertolucci (Chine)

Good morning Vietnam (1987)
de B. Levinson (Guerre du Vietnam)

Les incorruptibles (1987)
de B. de Palma (prohibition)

Le cri de la liberté (1987)
de R. Attenborough (apartheid)

L'Empire du soleil (1987)
de S. Spielberg (2^e Guerre mondiale
en Asie)

Hope and glory (1987)
de J. Boorman (2^e Guerre mondiale)

Full Métal Jacket (1987)
de S. Kubrick (Guerre du Vietnam)

Un monde à part (1988)
de C. Mengès (apartheid)

Mississippi burning (1988)
d'A. Parker (Ku-klux-klan)

Milou en mai (1989)
de L. Malle (1968 en France)

Pluie noire (1989)
de S. Imamura (Hiroshima)

Music box (1989)
de C. Costa-Gavras
(criminel de guerre nazi)



Europa, Europa (1990)
d'A. Holland (2^e Guerre mondiale)

Uranus (1990)
de C. Berri (collaboration et résistance
en France/2^e Guerre mondiale)

Romero (1990)
de J. Duigan (Amérique latine)

Bienvenue au paradis (1990)
de A. Parker (2^e Guerre mondiale)

Europa (1990)
de L. Von Triers
(après 2^e Guerre mondiale)

JFK (1991)
d'O. Stone

Le cercle des intimes (1991)
d'A. Konchalovsky (stalinisme)

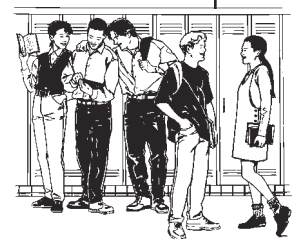
Adieu ma concubine (1992)
de C. Kaige (Chine)

Stalingrad (1992)
de J. Vilsmaier (2^e Guerre mondiale)

La liste de Schindler (1993)
de S. Spielberg (2^e Guerre mondiale;
Shoah)

Au nom du père (1993)
de J. Sheridan (Irlande du Nord)

Malcolm X (1993)
de S. Lee





Swing kids (1993)
de T. Carter (2^e Guerre mondiale)

Land and Freedom (1994)
de K. Loach (Guerre d'Espagne)

Forrest Gump (1994)
de R. Zemekis (histoire des États-Unis)

Rangoon (1994)
de J. Boorman (dictature en Birmanie)

Apollo XIII (1995)
de R. Howard (course de l'espace)

Nixon (1995)
d'O. Stone

Capitaine Conan (1996)
de B. Tavernier (1^{re} Guerre mondiale)

Michael Collins (1996)
de N. Jordan (Irlande du Nord)

Evita (1996)
d'A. Parker (Evita Peron/Argentine)

Le roi des Aulnes (1996)
de V. Schlöndorff (2^e Guerre mondiale)

Lucie Aubrac (1997)
de C. Berri (2^e Guerre mondiale)

Le Violon Rouge (1998)
de F. Girard (révolution culturelle en Chine)

La vie est belle (1998)
de R. Benigni (2^e Guerre mondiale; Shoah)

Il faut sauver le soldat Ryan (1998)
de S. Spielberg (2^e Guerre mondiale)

La mince ligne rouge (1998)
de T. Malick (2^e Guerre mondiale en Asie)

Sunshine (1999)
de I. Szabo (Hongrie au XX^e siècle)

Est-Ouest (1999)
de R. Wargnier (décolonisation en Asie)

Nuremberg (2000)
d'Y. Simoneau (procès de Nuremberg)

La chambre des officiers (2001)
de F. Dupeyron (1^{re} Guerre mondiale)

Pearl Harbour (2001)
de M. Bay

Ennemi aux portes (2001)
de J.-J. Annaud (2^e Guerre mondiale; Stalingrad)

Amen (2001)
de C. Costa-Gavras (2^e Guerre mondiale; Shoah)

Laissez-passer (2001)
de B. Tavernier (2^e Guerre mondiale)

Treize jours (2001)
de R. Donaldson (crise des missiles de Cuba)

Lumumba (2001)
de R. Peck (décolonisation)

Frères d'armes (2001)
de T. Hanks et al. (2^e Guerre mondiale)

Kandahar (2001)
de M. Makhmalbaf (Afghanistan)

Le pianiste (2002)
de R. Polanski (2^e Guerre mondiale)

Good-Bye Lénine (2003)
de W. Becker (chute du mur de Berlin)

Nos meilleures années (2003)
de M.T. Giordana (XX^e siècle en Italie)

Hitler: La naissance du mal (2003)
de C. Duguay

Un long dimanche de fiançailles (2004)
de J.-P. Jeunet (1^{re} Guerre mondiale)

L'aviateur (2004)
de M. Scorsese (vie de H. Hughes)

Hotel Rwanda (2004)
de T. George (génocide au Rwanda)

La Chute (2004)
d'O. Hirschbiegel (Hitler)

Joyeux Noël (2005)
de C. Clarion (1^{re} Guerre mondiale)

Good-bye and good luck (2005)
de G. Clooney (Maccarthysme)

Sophie Scholl: les derniers jours (2005)
de M. Ruthemund (2^e Guerre mondiale)

Munich (2005)
de S. Spielberg (Jeux olympiques de Munich de 1972; question israëlo-arabe)

Un été à la piscine à Kigali (2006)
de R. Favreau (génocide au Rwanda)

Shooting dogs (2005)
de Michael Caton-Jones (génocide au Rwanda)

Flags on our fathers (2006)
de C. Eastwood (2^e Guerre mondiale)

Indigènes (2006)
de R. Bouchareb (2^e Guerre mondiale)

Flyboys (2006)
de T. Bill

Nous vous invitons à compléter cette liste avec vos suggestions que vous nous enverrez... et nous les publierons dans une prochaine livraison du bulletin.
Donc... À suivre...

Martine Dumais

Cégep Limoilou

Martine.dumais@climoilou.qc.ca



Bibliographie sélective

BOURGET, Jean-Loup, *L'histoire au cinéma: le passé retrouvé*, Paris, Gallimard (Coll. Découvertes), 1992.

BOWERSOCK, Glen, «De Gibbon à Gladiator: les prophètes de la décadence», *L'Histoire* n° 254 (mai 2001), p. 46-51.

DONESON, Judith E. *The Holocaust in the American Film*, Syracuse, Syracuse University Press, 2002.

ELLEY, Derek, *The Epic Film: myth and history*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1984.

INSDORF, Annette, *L'holocauste à l'écran*, Paris, Cerf, 1985.

MARTIN, Frédéric, *L'Antiquité au cinéma*, Paris, Dreamland, 2003.

SOLOMON, Jon. *The Ancient World in the Cinema*, New Have, Yale University Press, 2001.

L'histoire de France au cinéma, Paris, Cinémaction, hors-série (1993).

Le péplum: l'Antiquité au cinéma, Paris, Paris, Cinémaction n° 89 (1998).



Un nouveau site Internet pour les études et la recherche

Ce site (www.pourreussir.com) offre depuis juin 2006 une banque considérable de liens sur la vie collégiale (bibliothèques, associations, organismes, collèges, emploi, stages, ministère, universités, outils de recherche sur Internet, moteurs de recherche et répertoires, encyclopédies, etc.) et de liens en **Formation générale** (Français, Philosophie, Anglais et Éducation physique), en **Sciences humaines** (Histoire, Géographie, Administration, Anthropologie, Économie, Politique, Psychologie, Sociologie, Sciences de l'éducation), en **Arts et lettres** (Littérature française, Théâtre, Histoire de l'art, Communication et médias, Cinéma, Arts visuels et Arts plastiques), en **Sciences de la nature** (Chimie, Biologie, Physique et Mathématiques) et dans les **Techniques humaines** (Techniques auxiliaires de la justice, Éducation spécialisée, Travail social, Documentation et recherche, Éducation à l'enfance) et les **Techniques biologiques** (Soins infirmiers).

Les hyperliens proposés sont des liens à des organismes gouvernementaux, à des centres de recherche et à des départements universitaires, à des organismes publics ou privés et à des sites individuels dont la rigueur est démontrée. Ces sites sont recommandés pour leur caractère scientifique ou utile aux champs d'études des élèves et un court texte en expose la pertinence pour ces derniers. Le but n'est pas d'être exhaustif, mais de sélectionner et de présenter des titres intéressants.

De plus, le site offre du matériel inédit pour les enseignants. On y retrouve en effet une banque d'activités à faire en classe avec le guide méthodologique *Pour réussir*; ces activités sont présentées à l'aide de fiches qui décrivent le but, la nature, l'objectif, le déroulement et le matériel requis pour l'activité. On note, par exemple, des activités sur le brainstorming, la recherche en bibliothèque, la formulation d'une hypothèse

de travail, la pensée critique, l'utilisation des périodiques, etc. On met également à la disposition des enseignants des documents à télécharger, essentiellement des questionnaires d'autoévaluation des forces et des faiblesses des étudiants en lien avec les 13 chapitres du manuel. Enfin, un gabarit de présentation (format Word) des travaux est disponible.

Vous êtes invités à consulter la section « Histoire » et à proposer des sites qui pourraient compléter la banque. On évitera de proposer des sites trop « pointus »; les sites qui proposent des liens vers d'autres sites ou qui contiennent du matériel pédagogique pertinent seront ainsi privilégiés.

Bernard Dionne
Collège Ahuntsic
pourreussir@videotron.ca

www.pourreussir.com



De la plume à la souris

Le congrès de l'APHCQ 2006

(photos de Michael Rutherford)

Voici un résumé en images du congrès organisé au Cégep du Vieux-Montréal.



Yvan Lamonde
(Université McGill),
conférencier d'ouverture



Des finalistes lors de
l'animation du banquet



La table ronde avec Line Cliche, Danielle Nepveu, Pierre Ross et Louise Forget



Des participants et des
participantes attentifs



Marco Machabée lors du mot d'accueil



Une conversation à trois:
Boris Déry, Sylvain Guilmain et Patrice Régimbald



Une discussion animée au Salon des exposants